

# TROIS MOIS
# AU CANADA
ET
# AU NORD-OUEST

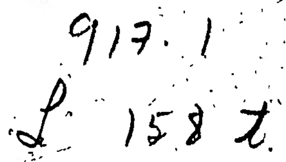
Par M. DE LA LONDE

DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE LA SEINE-INFÉRIEURE
ET DU COMICE AGRICOLE DE L'ARRONDISSEMENT DE ROUEN

À M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE

ROUEN
IMPRIMERIE CH.-F. LAPIERRE
1, RUE SAINT-ÉTIENNE-DES-TONNELIERS, 1

1881




# TROIS MOIS AU CANADA

ET

# AU NORD-OUEST



# TROIS MOIS
# AU CANADA
ET
# AU NORD-OUEST

PAR M. DE LA LONDE
DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE LA SEINE-INFÉRIEURE,
ET DU COMICE AGRICOLE DE L'ARRONDISSEMENT DE ROUEN.

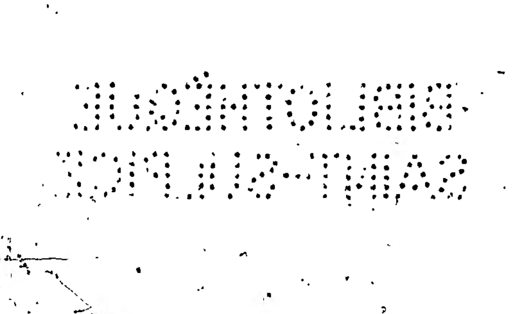
A M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE



ROUEN
IMPRIMERIE CH.-F. LAPIERRE
1, RUE SAINT-ÉTIENNE-DES-TONNELIERS, 1

1881





# PRÉFACE

Il y a deux ans, j'avais été visiter la République Argentine et quelques autres Etats de l'Amérique du Sud. La beauté et la richesse de ces pays m'avaient tellement frappé, que j'avais formé le projet d'y retourner, lorsque M. Fortier, l'aimable et actif Président du Comice agricole de l'arrondissement de Rouen, me proposa de modifier mon voyage et de faire, au contraire, une excursion dans l'Amérique du Nord. Les propositions qu'il me faisait étaient bien séduisantes. Depuis deux ans, en effet, il entretenait les relations les plus suivies avec M. Perrault-Joson, ancien député, délégué du Canada aux expositions universelles de Philadelphie et de Paris, dont le nom est du reste bien connu à Rouen; les renseignements et les détails qui lui étaient fournis sur la production, les ressources et l'avenir du Canada et du Dominion, étaient tellement extraordinaires, tellement merveilleux, qu'ils pouvaient paraître exagérés; aussi, M. Perrault insistait-il pour que le Président du Comice envoyât un ou plusieurs délégués pour vérifier et constater leur exactitude; il se faisait fort d'obtenir du Gouvernement canadien les mêmes

faveurs et les mêmes avantages que ceux accordés aux délégués anglais; et, de fait, M. Perrault-Joson écrivait, dans le courant du mois de juin, qu'il avait obtenu la remise de tous les frais de transport de France au Far-West, aller et retour. C'est dans ces conditions, aussi favorables qu'avantageuses, que mon voyage fut définitivement décidé. Le Comice de Rouen et la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure ont bien voulu me confier le mandat de délégué; je leur en offre ici l'expression de mes plus vifs remerciments. C'est un devoir bien doux pour moi de témoigner toute ma reconnaissance à M. Fortier, auquel je dois d'avoir entrepris ce magnifique voyage, et à MM. Perrault-Jozon et Perrault (Ovide), consul de France à Montréal; Robitaille, gouverneur de la province de Québec; Chapleau, premier Ministre; Langevin, Ministre fédéral des travaux publics; Tassé et Provenché, les aimables directeurs de la *Minerve;* Forster, Senecal, Barlow, directeurs des chemins de fer canadiens; Mgr Taché, archevêque de Winnipeg; Royal, député fédéral, de Cazes, Testu, etc.

Que ne puis-je citer ici les noms de tous ceux qui, au Canada, m'ont aidé et bien reçu. La liste en serait trop longue; qu'ils veuillent bien agréer l'expression de ma gratitude, et tous les souhaits que je forme pour l'avenir et la prospérité de leur beau pays.

---

# TROIS MOIS

# AU CANADA & AU NORD-OUEST

Depuis quelques années, la France commence à se préoccuper de l'importance de l'une de ses anciennes colonies, abandonnée pendant plus d'un siècle. Le Canada avait prouvé, à l'Exposition de 1878, que les quelques *arpents de neige* si légèrement cédés à l'Angleterre savaient donner de beaux produits, et on s'inquiétait, parmi les agriculteurs, de savoir si les bords du Saint-Laurent n'étaient pas pour quelque chose dans ces importations énormes de blés et de bestiaux dont nous étions menacés. Quel était ce Far-West dont les mystérieuses solitudes étaient si fertiles au dire des délégués du gouvernement anglais?

C'est sous l'influence de ces idées que la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure et le Comice agricole de l'arrondissement de Rouen voulaient bien me confier la mission d'aller visiter le Canada et le Dominion (1). De son côté, M. le Ministre de l'Agriculture me faisait l'honneur de me demander des rapports sur ce que j'aurais vu en Amérique. Le 14 août dernier, je

(1) On appelle Dominion la partie du Far-West annexée aux possessions anglaises. Elle est séparée du Far-West américain par le 49e parallèle.

m'embarquais au Havre sur le magnifique paquebot transatlantique la *France*, et j'arrivais le 25 à New-York.

La rade de New-York est trop connue pour que j'essaie d'en donner ici un aperçu. En arrivant, on est frappé d'admiration à la vue de cet immense port naturel, formé par les îles qui le protègent contre les vents du large, à l'embouchure de l'Hudson, et des innombrables bateaux de toutes grandeurs et de toutes nationalités qui sillonnent la baie. Les rives couvertes de maisons et de parcs splendides, l'immense pont, encore inachevé, de Brooklin dressant ses piliers énormes dans le lointain, et jusqu'à la petite île où doit s'élever bientôt la statue colossale de la Liberté, tout concourt à donner la plus haute idée du commerce du pays et de l'activité de ses habitants. Contrairement à ce qui arrive souvent, ce n'est pas une impression de désenchantement qui vous domine en arrivant là bas.

Là, comme partout, la douane vous attend sur le quai. La terre de la liberté est encore sous le régime de la protection ! Après la visite minutieuse de tous mes bagages, je peux enfin me reposer des fatigues de la traversée à Rosemorre-Hôtel, situé dans Broadway, la rue principale et la plus commerçante de la ville.

New-York a un cachet tout particulier d'activité. C'est bien la ville américaine par excellence. Le vieux proverbe anglais : « *Time is money* » paraît être la règle de conduite de tous les habitants, et on a tout fait pour le mettre en pratique. Deux lignes de chemins de fer aériens parcourent les rues à la hauteur du deuxième, du troisième, et même quelquefois du sixième étage, décrivant les courbes les plus impossibles pour suivre le tracé des rues qui se coupent toutes à angles droits, tandis qu'au-dessous, d'innombrables tramways vous transportent, moyennant 5 cents (25 centimes), dans toutes les

directions. A côté de cela, le port et les rues sont mal tenus, bien que la ville paie, dit-on, fort cher pour leur entretien. Dans toutes les maisons un peu importantes vous avez un téléphone à votre disposition, et vous pouvez traiter la plus grande partie des affaires sans vous déranger de votre bureau. Je ne pouvais quitter New-York sans aller visiter Coney-Island, la station balnéaire où les désœuvrés vont passer leur été; où les gens occupés viennent goûter, le dimanche, les quelques instants de repos que leur laissent leurs affaires. Hôtels splendides, musiques, feux d'artifices, tout contribue à faire de Coney-Island un lieu de plaisirs merveilleux.

Le 1er septembre, je m'embarquais sur un steamer qui devait me mener à Albany. C'était un véritable palais flottant à trois étages, renfermant chambres à coucher, restaurant, salons, et filant ses 14 nœuds à l'heure en remontant les rives de l'Hudson. Pendant les dix heures de traversée, vous jouissez d'un beau coup d'œil. Les rives de l'Hudson rappellent les rives du Rhin, dans des proportions infiniment plus grandioses. De temps en temps, des villages apparaissent au milieu des arbres qui se pressent sur les rives, puis d'immenses constructions en bois où l'on entasse, pendant l'hiver, la glace dont les Américains font un si grand usage. On a peine à se faire à l'idée que ce grand et beau fleuve, maintenant si verdoyant, se gèle tous les hivers à une grande profondeur. C'est qu'en Amérique les saisons sont bien plus tranchées que dans notre vieille Europe; l'été, vous avez des chaleurs intenses, mais l'hiver couvre la terre de glace et de neige pendant cinq mois sans interruption.

Albany est situé à 142 kilomètres de New-York; c'est le chef-lieu de l'Etat, et les goëlettes remontent jusque là pour venir chercher les produits d'un commerce actif. Les premières constructions remontent à 1614, sous la

domination hollandaise. Il y a un siècle à peine, les Indiens disputaient aux blancs envahisseurs la possession de leurs belles forêts; maintenant. le pays est couvert de fermes, de villes florissantes. En remontant encore l'Hudson, on trouve la ville de Troy, les belles chutes de Cohoes qui font mouvoir d'immenses fabriques de bonneterie, et les gigantesques fonderies d'où sort chaque jour la fonte si renommée appelée fonte américaine. Là se trouvent les ateliers de machines agricoles de Wood, à Kat'skill; c'est une vraie ville qui produit chaque jour des centaines de faucheuses, de moissonneuses, connues et appréciées dans le monde entier.

Je serais resté plus longtemps pour voir plus en détail toute cette fertile contrée; mais on m'attendait à Montréal. Je prenais, le 6 septembre, le chemin de fer à Albany. La voie, après avoir suivi toute la journée un pays montagneux, et longé les rives du lac Champlain, en passant les parties marécageuses sur des pilotis, décrit de temps en temps des courbes très-accentuées que les trains parcourent avec une vitesse vertigineuse. On arrive à minuit à Montréal, après douze heures de trajet.

Les chemins de fer américains offrent aux voyageurs un luxe, un confort dont on n'a aucune idée ici. Dans des salons magnifiques, on peut circuler d'un bout du train à l'autre, manger, fumer, dormir, faire sa toilette et même boire de cette eau glacée dont les Américains sont si friands. On parcourt ainsi, sans fatigue, les plus grands espaces.

Je suis allé, le lendemain matin, voir celui qui avait demandé depuis deux ans à la France d'envoyer un délégué, M. Perrault, secrétaire général de l'Agence franco-canadienne. Impossible de trouver un homme plus aimable et un accueil plus charmant. Il paraît que mon arrivée était impatiemment attendue, car je suis présenté

immédiatement aux notabilités de cette ville. Je suis reçu à bras ouverts, et M. Ovide Perrault, consul français, se met à ma disposition, et me présente au Directeur général des chemins de fer du Canada. Me voilà avec une passe me donnant droit de circuler, gratis, dans les wagons-palais; puis nous allons visiter la ville.

Montréal est située dans une île formée par le Saint-Laurent, d'un côté, et l'Outouais (une des branches de la rivière Ottawa), de l'autre. Elle tire son nom de la montagne qui la domine, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique. On dit que Jacques Cartier, enthousiasmé de la beauté de la montagne, voulut lui donner le plus beau nom qu'il pût trouver, et l'appela Mont-Royal. Commencée en 1640, la ville fut cédée, avec tout le territoire, aux Anglais, par le fameux traité de Paris, en 1763. Elle possède de beaux monuments, des quais étendus, où les plus gros navires d'Europe viennent déposer leurs cargaisons. La ville, déjà fort prospère, acquiert de jour en jour plus d'importance, et l'on peut, sans craindre de se tromper, lui prédire un grand avenir. L'Anglais et le Français d'origine s'y coudoient sans se mêler, comme dans tout le Canada. A Dieu ne plaise que je veuille faire ici un cours d'histoire, mais je suis obligé de dire quelques mots sur notre ancienne colonie, si peu connue des Français jusqu'à ce jour.

Depuis 1640 jusqu'à 1763, le Canada était colonie française, et s'appelait avec orgueil la Nouvelle-France. Les habitants supportaient vaillamment les luttes quotidiennes qu'ils avaient à soutenir contre les Anglais et les Indiens, quand tout à coup le bruit se répandit que Louis XV venait de céder la colonie à l'Angleterre. Quelques arpents de neige, disait Voltaire, ne valent pas le sang de nos soldats. La malheureuse nouvelle n'était que trop vraie, et les infortunés colons, lâchement abandonnés sur les bords du Saint-Laurent au moment

même de leurs succès, commencèrent une série de luttes et d'épreuves dont l'histoire n'offre peut-être pas un second exemple. Tout ce qui était riche dans la colonie se hâtait de reprendre le chemin de la France, pour fuir un ennemi détesté; et les malheureux obligés de rester expiaient cruellement leur fidélité à la patrie. Que devait-il alors se passer? Assurément tout le monde eût pensé qu'au bout d'un certain nombre d'années les colons français, loin de tous, finiraient par se fondre avec la race conquérante. Il n'en a été rien cependant, et l'on retrouve aujourd'hui près de 2 millions de Français, descendants des 60,000 combattants de Montcalm, avec leur langue, leurs mœurs, leur religion (1). C'est que le dernier vaisseau français avait, en quittant les rives du Saint-Laurent, laissé sur les côtes américaines deux grandes idées, la foi qui fait les martyrs, l'amour ardent, l'amour sacré de la patrie qui enfante les héros et fait accomplir des prodiges. Le clergé, resté seul avec le peuple, sut com-

(1) Veut-on savoir quelle est la puissance de vitalité de cette race franco-canadienne? Voici quelques chiffres de statistique qui pourront peut-être intéresser.

TABLEAU DES MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, DE 1608 A 1878.

| | |
|---|---|
| Mariages | 415.762 |
| Naissances | 2.484.089 |
| Décès | 1.194.806 |
| Excédant des naissances sur les décès | 1.289.283 |

Pendant tout ce temps, l'immigration française n'a pas dépassé 20,000, et la mortalité se décompose comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| 0 à 1 an | 175 par an sur 1.000 individus. | |
| 1 à 5 ans | 28 | — |
| 5 à 15 ans | 6,5 | — |
| 15 à 30 ans | 6,5 | — |
| 30 à 60 ans | 9 | — |
| 60 à 80 ans | 44 | — |

| | | |
|---|---|---|
| En 1851, la population française était de | 669.528; | anglaise, 125.880. |
| En 1861, — | 847.615; | — 167.949. |
| En 1871, — | 929.017; | — 254,699. |

prendre la noble mission qui lui était confiée. Il est resté là, à la tête de la résistance, encourageant les faibles, calmant les colères des ardents, parlant sans cesse de la patrie absente, enseignant le français, malgré l'Angleterre. Que de luttes, que de persécutions les pauvres Canadiens n'ont-ils pas eu à supporter pendant plus d'un siècle ! En Acadie, l'Angleterre prenait un jour tous les hommes en état de porter les armes, et les transportait dans les contrées les plus éloignées du globe. Les malheureux gagnaient leur vie comme ils pouvaient; mendiant à l'étranger l'obole qui paierait leur voyage de retour, ils regagnaient peu à peu la terre qui les avait vus naître. Bien des gens n'ont pu revoir leur cher Canada, et sont morts de faim et de misère, en maudissant leurs frères qui les avaient livrés, sans défense, aux coups de leurs persécuteurs; mais le plus grand nombre est revenu pour continuer l'œuvre de résistance. En 1837, le peuple poussé à bout se révoltait en masse, et succombait écrasé par le nombre, alors que les armes promises par l'Amérique tombaient aux mains de ses vainqueurs. Tant de persévérance et d'héroïques efforts devaient être couronnés de succès.

Redoutant le voisinage des Etats-Unis, reconnaissant aussi l'énergie indomptable du peuple canadien, l'Angleterre abandonnait enfin sa politique d'oppression, et donnait, en 1838, aux Canadiens, le droit de se gouverner eux-mêmes.

Depuis cette époque, les deux races, longtemps ennemies, ne luttent plus que pour l'avenir et la prospérité de leur pays. Jusqu'à présent, les Anglais ont eu pour eux les capitaux, et les Canadiens français, isolés du reste du monde, livrés à leurs propres ressources, sont obligés d'envoyer leurs enfants aux Etats-Unis pour gagner quelque argent. C'est alors que ce vaillant petit peuple s'est adressé à la mère-patrie. Espérons que son appel

sera entendu. Il y a au Canada de quoi contenir un population de 40 millions d'habitants et plus; Anglais et Français ensemble, ils sont à peine 5 millions. C'est pour nos anciens compatriotes une question de vie ou de mort, et nous ne laisserons certainement pas sans réponse la prière de ceux qui ont si vaillamment lutté. Envoyer des capitaux au Canada, c'est plus qu'une bonne œuvre, c'est un moyen de gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

Je me suis laissé aller à une digression peut-être trop longue, mais leur accueil est si touchant, leur amour pour la patrie si profond, si expansif, que l'on ne saurait trop faire connaître en France la vitalité et l'énergie des Canadiens-Français.

Guidé par mon aimable cicérone M. Perrault, j'ai pu visiter plusieurs institutions, entre autres celle des sourds-muets, où l'on apprend aux élèves à *parler* l'anglais et le français. Leur parler est naturellement défectueux, et leur accent monotone; mais ils comprennent aux mouvements des lèvres ce qu'on leur dit, et écrivent parfaitement. L'éducation est du reste des plus soignées partout. Le magnifique établissement fondé par des religieuses sur les flancs de la montagne contient des centaines de jeunes filles de toute religion, venues des Etats-Unis, de l'Amérique centrale et même d'Europe. L'instruction y est poussée fort loin, et je ne crois pas qu'il y ait rien d'analogue en France.

En descendant de Montréal pour retourner à la ville, nous écrasions en marchant une multitude d'insectes; il y en avait des milliers sur les trottoirs, sur les arbres. C'était le trop fameux doryphora.

On a prescrit, en France, les mesures les plus sévères pour détruire cet ennemi acharné de la pomme de terre. Comme il y a, tout autour de Montréal, d'immenses champs de ce légume, j'ai fait part de mon étonnement à M. Perrault; mais il paraît qu'ici le doryphora fait peu

de mal et qu'il est facile d'ailleurs de s'en débarrasser, en arrosant les feuilles de la plante avec une dissolution de sulfate de cuivre. Nous sommes-nous laissés effrayer en France par de fausses indications? ou bien le doryphora, funeste pour nos champs, est-il à peu près inoffensif en Amérique?

Déjà, en France, la vigne succombe au phylloxera, tandis que les vignes américaines supportent ses atteintes sans trop en souffrir. Au contraire, la culture du blé est devenue fort difficile ici, depuis l'apparition d'une mouche appelée mouche-à-soie. J'ai reconnu cette mouche pour l'avoir vue sur nos épis, mais le mal qu'elle cause chez nous est à peu près nul. Or, la pomme de terre et la vigne ne trouvent plus évidemment les principes qui leur sont nécessaires dans le sol français; et, d'un autre côté, on a abusé de la terre au Canada, en faisant des récoltes successives de blé, sans engrais, pendant nombre d'années. Ne peut-on conclure de là que les plantes résistent aux insectes, tant qu'elles trouvent dans la terre les éléments qui conviennent à leur entier développement, et qu'elles succombent à leurs atteintes, quand le sol épuisé ne peut plus leur fournir la nourriture dont elles ont besoin?

Parti le 7 pour Québec, j'avais traversé, pendant toute la journée, un pays sablonneux, mal cultivé, rempli de chardons, et portant néanmoins de belles récoltes de pommes de terre, de betteraves et de carottes. Le terrain est encore très-boisé, et les champs, entourés de clôtures en bois sec, montrent aux voyageurs combien la terre est déjà morcelée. Arrivé à Québec à neuf heures du soir, je me faisais conduire à l'hôtel Saint-Louis, vis-à-vis la maison où le marquis de Montcalm fut rapporté mourant, pendant le combat des plaines d'Abraham.

La ville de Québec, située sur la rive gauche du Saint-Laurent, est bien la vieille ville française. Avec ses

fortifications et sa citadelle encore debout, elle semble toujours protester contre l'abandon qu'elle a subi.

Sur ses boulevards, contournant le rocher à une hauteur de 200 pieds au-dessus du fleuve, on jouit d'un coup-d'œil magnifique : en face, se trouve la pointe de Levis, d'où partaient trop tard, hélas! les secours qui devaient soutenir Montcalm ; à droite, le monument élevé à la mémoire de Montcalm et de Wolf, et où les deux grands généraux, longtemps ennemis et tombés dans le même combat, sont réunis dans l'éternel repos ; à gauche, le vieux port français, et, aux pieds du spectateur, le magnifique fleuve qui sert de communication avec la mer à toute la province de Québec, et que le Gouvernement a fait creuser, jusqu'à Montréal, à une profondeur de vingt-quatre pieds. Toute la contrée environnante est très-fertile, et, jusqu'aux belles chutes de Montmorency, on traverse une campagne très-riche ; on est dans le pays des vieilles paroisses ou seigneuries.

Depuis la découverte du Canada, la terre est cultivée, et on se croirait dans nos belles campagnes normandes. Le maïs, le tabac, le lin, l'avoine, les betteraves poussent et mûrissent à merveille ; le blé seul ne vient plus ou vient mal, parce que la terre est fatiguée des régimes épuisants qu'on lui a fait subir.

Le même phénomène se reproduit à Ottawa, et la culture du blé tend de plus en plus à reculer dans l'Ouest.

La petite rivière de Montmorency, qui descend des Laurentides pour se jeter dans le Saint-Laurent par une chute de 30 mètres environ, est bien connue de tous les promeneurs de Québec. Elle fait mouvoir de grandes scieries, qui n'utilisent pourtant pas la centième partie de son pouvoir d'eau. Au-dessus de la chute, se dressent deux colonnes, restes d'un pont suspendu qui s'est brisé il y a quelques mois, entraînant dans sa chute chevaux, voitures et conducteurs. A Québec, on parle beaucoup

des Laurentides, et des projets de colonisation du lac Saint-Jean et des bords du Saguenay.

Le temps ne me permettant pas de remonter le Saguenay, et d'aller visiter ces contrées encore à peu près inexplorées, je retourne à Montréal. Je vais visiter la nouvelle école normale, le nouveau palais de justice, et la fabrique de M. Hudon qui fait mouvoir 40 mille broches à filer le coton, et 700 métiers à tisser (1). M. Hudon est un vrai canadien français : c'est dire qu'il me reçoit de la manière la plus aimable. Il me faut toutefois entendre ces deux questions impossibles à éviter : « Comment trouvez-vous les quelques arpents de neige de Voltaire? et nos travaux de barbares? » Je commence à m'y faire. D'ailleurs, il suffit de laisser voir son admiration pour ce magnifique pays, et de parler de la France, pour que les anciens torts soient vite oubliés.

En plus de ses monuments, Montréal possède encore un marché fort considérable, où l'on trouve toutes les denrées agricoles à des prix bien inférieurs aux prix d'Europe : œufs, 50 centimes la douzaine; beurre, 2 francs le kilo; avoine, 10 fr. le quintal métrique.

Il y a des promenades charmantes autour de la ville. Parmi elles, se trouvent les fameux rapides du Saint-Laurent, situés à peu près à cinq lieues, et appelés rapides de la Chine. Des bateaux les descendent journellement, pendant la belle saison, pour le plus grand amusement des touristes, et remontent le fleuve par les canaux. J'ai fait comme les autres, et j'ai descendu lesdits rapides. L'excursion est très-belle, mais un peu dangereuse; vous filez, emportés comme une flèche, au milieu des chutes et des rochers qui laissent voir leurs têtes noires au milieu de l'écume des eaux. Un faux coup de barre, et le bateau irait se briser contre eux. Les accidents sont

(1) L'établissement industriel donne plus de 80 0/0 aux actions primitives.

toutefois assez rares, et la chose vaut la peine d'être vue.

Jusque là, je n'avais visité que les vieilles paroisses, qui sont toutes sur les rives du fleuve ; il était bien utile pour moi de voir les terres nouvellement cultivées. Grâce à l'amabilité de MM. Senechal et Forster, directeurs du chemin de fer canadien, j'ai pu le faire de la manière la plus charmante.

Le 14, je recevais de la part de M. Bradley-Barlow, président du chemin de fer le South-Eastern, une gracieuse invitation, me priant de me trouver à huit heures du matin, le lendemain, pour faire une excursion dans les cantons de l'Est. Le wagon réservé pour les excursionnistes avait été abondamment pourvu de provisions, tant liquides que solides, auxquelles nous devions faire le plus grand honneur. A Marieville, on nous avait préparé une ovation, et le sifflet strident des manufactures de l'endroit saluait notre arrivée ; malheureusement nous n'avions pas le temps d'aller visiter ce beau village, et force nous fut de continuer notre route. Plus loin, nous traversons le village de Chavilly, avec son bassin, son canal, son vieux fort, souvenir de la domination française, et les vieilles paroisses de Longueil, de Boucherville et Faraham, où l'on doit établir la première fabrique de sucre de betteraves. Nous traversons la rivière Richelieu ; à partir de là, le terrain commence à devenir accidenté, et les ondulations s'accentuent de plus en plus, pour prendre bientôt les proportions de montagnes véritables.

Rien de plus beau que le coup d'œil offert par cette riche nature. Les pentes douces des collines, toutes couvertes d'une végétation luxuriante, les mamelons couronnés de verdure, donnent une haute idée de la fertilité du pays. Les ruisseaux décrivent dans les plaines de nombreux méandres, et forment comme les replis de longs

rubans argentés. Ici, l'eau coule limpide et pure entre deux haies de verdure; là, elle se précipite avec impétuosité sur un lit de cailloux qu'elle blanchit de son écume. C'est bien la région propice à l'élevage du bétail. Des sources jaillissent de toutes parts, et l'herbe semble avoir des qualités que je n'ai pas encore rencontrées ailleurs. Aussi compte-t-on, surtout ici, sur les produits de la laiterie, et sur l'élevage des animaux pour tirer parti de la terre. Nous passons en vue de Sweetsburg, de Cowansville, et nous traversons les comtés de Missiquoi et de Brome, les villages de Bridgham, de Sutton, d'Abercom; puis nous arrivons à Richeford, sur le territoire américain. Le chemin de fer ne fait que couper un coin du comté de Vermont pour en ressortir immédiatement, et retomber dans le comté de Brôme; nous passons de nouveau à Glen, Sutton, Mansonville, avant d'entrer définitivement sur le territoire américain, à quelque distance en deçà de Newport, près du lac Memphremagog, où un déjeuner nous attendait. Un bateau à vapeur avait été frété par les soins de M. Forster, pour nous promener sur le lac, et nous permettre d'en admirer les beautés. Le brouillard, ennemi des voyageurs, nous force à rester sur le bord. On s'en dédommage en faisant honneur au déjeuner offert, et en portant des toasts à notre cher pays. Je doute que les échos de ces montagnes aient jamais entendu autant de discours français, inspirés par les accents du plus ardent patriotisme. Puis nous reprenons notre train, après avoir visité une frabrique de plaquage, dirigée par un M. Butler, et qui utilise des bois venus du Canada; nous allons coucher à Knowlton, après avoir, en un seul jour, traversé plus de six fois les frontières.

Le lendemain, nous recommençons notre excursion; après avoir visité Knowlton, village tout neuf, fort bien bâti, et appelé, je crois, comme la plupart des nouvelles villes d'Amérique, à un grand avenir. D'un côté de la

voie, le feuillage touffu des grands arbres nous masque une partie du paysage, tandis que, de l'autre côté, le lac de Brôme se montre dans toute sa beauté. Après un petit bourg appelé Waterloo, la scène change d'aspect, la forêt n'existe plus : le feu a passé par là, et a tout brûlé, tout anéanti. Plusieurs des colons même manquent à l'appel, et l'on voit dans le lointain les grandes lueurs de l'incendie; le feu n'a pas encore terminé ses ravages. Comme toujours, il a été mis par des colons voulant brûler la partie de la forêt qui leur avait été concédée. Ce moyen barbare de défricher cause souvent de pareils accidents dont les habitants sont les premières victimes, mais rien ne peut les corriger; toutefois, le bois commence déjà à manquer dans les vieilles paroisses, et l'hiver est toujours là pour faire sentir ses rigueurs.

Je porte un trop grand intérêt aux Canadiens pour ne pas leur souhaiter de devenir meilleurs ménagers de leurs richesses, et de ne pas agir comme si leur sol, bien riche et bien fertile cependant, était inépuisable. Ils ont déjà vu les effets d'une mauvaise culture sur le blé; à traiter ainsi leurs forêts, ils auront bientôt tué la poule aux œufs d'or, et, alors, le mal sera irréparable, car on ne saurait faire pousser des arbres sans le secours du temps.

Nous traversons Drummondsville pour ne nous arrêter qu'à Sorel, au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent. Là nous nous embarquons pour Montréal, où nous arrivons le soir.

Les terrains que nous venons de parcourir ont été pris depuis peu de temps sur la forêt vierge, et valent déjà 450 francs l'hectare (30 dollars l'arpent); les terres non défrichées, 150 à 50 francs l'hectare (10 et 5 dollars l'arpent), suivant qualité; les plus chères sont celles où les bois de pruches (1) sont en plus grande quantité. Ce sont

(1) Pruche, espèce de sapin dont l'écorce est riche en tannin.

à peu près les seuls bois dont les colons tirent parti, à cause de leur écorce riche en tannin. Inutile d'ajouter que, les Canadiens abattant toujours, et ne replantant jamais, la pruche devient de plus en plus rare, et qu'elle est appelée à disparaître dans un avenir prochain.

Le 18, j'avais à peine eu le temps d'aller remercier tous ces Messieurs, qu'une nouvelle invitation m'était adressée par M. Robitaille, l'aimable gouverneur de la province de Québec. Il s'agissait, cette fois, de descendre le Saint-Laurent en bateau pour voir les plus belles paroisses de la vallée. M, Robitaille, qui m'avait si bien reçu à Québec, allait voir les paroisses où il avait passé sa jeunesse avant d'être nommé gouverneur, et serrer la main à tous ses amis. Aussi, son voyage a-t-il été une série d'ovations; les coups de fusils, le carillon joyeux des cloches, se succédaient sur les rives, presque sans interruption. Là, plus qu'ailleurs, j'ai eu l'occasion de voir de près la méthode des agriculteurs. Ils ont décidément une culture déplorable. Cultiver ainsi, c'est manger son fonds avec son revenu; et la terre, bien que d'une immense fertilité, leur donne déjà de salutaires avertissements. On dit que l'on va tenter la culture en grand de la betterave à sucre; tant mieux pour le pays, car la betterave y vient fort bien et est d'une richesse extrême en sucre cristallisable; mais il n'est que temps de changer de manière de faire. Avec plus de bestiaux, plus de fumier, je crois que la culture du blé pourra résister victorieusement aux atteintes de la mouche à soie, et donner des récoltes rémunératrices, le blé de printemps, s'entend; car, les saisons étant beaucoup plus tranchées qu'en Europe, le blé d'hiver ne saurait supporter les rigueurs de la saison froide. L'épaisseur de la glace est telle sur le Saint-Laurent, que l'on a établi, l'hiver dernier, un chemin de fer sur le fleuve gelé, et que, pendant quatre mois, on s'est

servi de ce moyen de communication entre les deux rives.

D'après ce qu'on a pu voir, le Canada est divisé en vieilles provinces ou seigneuries (terres habitées dès le commencement de la conquête), et en townships (terres nouvellement défrichées). Les colons suivent le cours des rivières, accompagnent et quelquefois précèdent les chemins de fer que l'on construit de tous côtés. Les terres nouvelles sont toujours couvertes de forêts. Le colon les abat et les brûle. Il met trois ans avant de venir à bout des souches. Alors il sème du timothée et du trèfle. Cet herbage peut être fauché pendant six ans, après quoi on y met des animaux, et on forme des associations pour fonder des fromageries : les fromages se vendent jusqu'à 75 centimes la livre anglaise de 453 grammes. L'élément anglais dominait dans les townships, mais le Canadien tend de plus en plus à se substituer aux anciens colons. Le prix moyen des terres auprès de Montréal et de Québec est de 1,500 fr. l'hectare ; dans les vieilles paroisses, de 6 à 800 fr. On sait déjà quel est le prix des terres des townships.

Depuis plusieurs jours, Montréal est en fête ; c'est le moment de l'Exposition régionale, et l'agriculture y tient une grande place. A côté des instruments les plus perfectionnés, si nécessaires dans un pays où les bras sont rares, il y a une fort belle exposition d'animaux. L'espèce bovine y est représentée par de très-beaux troupeaux de Durhams, d'Herefords, de Devons, d'Ayrshires, de Galloways, d'Angus ; l'espèce ovine, par des Leicesters, des Cotswolds, des Southdowns, que j'avais déjà vus à la Plata, et qui réussissent fort bien ici ; et la race porcine, par de magnifiques échantillons de races Berkshires, Suffolks, Essex, et de la grande race des Yorkshires. On ne trouve de races françaises qu'à l'exposition des chevaux ; la race percheronne et ses croisements y sont fort

appréciés. Quelles richesses immenses dans ce sol canadien, et quels splendides produits, quand on a recours à une culture intelligente ! On ne peut se faire une idée de la grosseur et de la beauté des échantillons exposés de maïs, de pommes de terre, de betteraves, de carottes, de lin, de tabac. Tous les légumes poussent d'une manière incroyable.

Je n'avais cependant rempli qu'une partie de ma mission, et il me restait à aller à Manitoba, dans le Dominion. Pour cela, il me fallait voir le ministre fédéral, M. Langevin, afin d'obtenir des lettres de recommandation. Je partais le 20 pour Ottowa. La ville, construite depuis 40 ans à peine, est déjà très-importante; un député, bûcheron dans sa jeunesse, se rappelle avoir abattu les premiers arbres de la forêt qui s'étendait sur l'emplacement des magnifiques bâtiments composant les ministères et les chambres. Les chutes de l'Ottawa, que l'on aperçoit de la terrasse du palais du gouverneur, sont splendides. A la sauvage majesté du lieu, vient s'ajouter le bruit incessant des eaux se brisant contre les rochers et le bruit des moulins qui travaillent de tous côtés. On n'utilise certainement pas encore la millième partie de la chute, et pourtant les scieries débitent assez de planches pour couvrir plusieurs centaines d'hectares du produit de leur travail. Il y a quinze ans qu'Ottawa, à la suite de troubles survenus à Montréal, est devenu le siége du Gouvernement fédéral. Le premier Ministre des Travaux publics, M. Langevin, me donne billets et lettres pour mon voyage de Winnipeg, et je peux retourner à Montréal, non sans avoir parcouru le pays environnant, qui peut être superbe pour l'artiste, mais qui me paraît laisser à désirer sous le rapport de la fertilité. Le terrain est sablonneux, avec sous-sol de glaise imperméable.

On passe cinq jours et cinq nuits en wagon pour arriver à Winnipeg. Le chemin traverse d'abord la province

si fertile d'Ontario; on longe le lac jusqu'à Toronto, et on arrive à Détroit, où le lac Huron se jette dans l'Erié par un canal fort large. La construction d'un pont présentait de sérieuses difficultés; d'ailleurs, la navigation est active, et il faut laisser passer des navires de plus de 1,000 tonneaux. Les Américains ont tourné la difficulté, en construisant d'immenses bacs à vapeur. Tout le train se place sur le bac, et est transporté de l'autre côté du canal, dans les Etats-Unis (Michigan), à Windsor. On change de train à Chicago pour se diriger sur Saint-Paul, en longeant les rives fertiles du Mississipi. Le grand fleuve, dont le nom veut dire, en indien, Père des eaux, est déjà large comme quatre ou cinq fois la Seine, à Paris, et est navigable. D'immenses trains de bois descendent son cours, poussés par des bateaux à vapeur qui ne peuvent, vu le peu de profondeur des eaux, avoir leur roue motrice qu'à l'arrière. Jusqu'à Saint-Paul, le terrain paraît très-fertile, très-boisé. Impossible de décrire la beauté et la variété des points de vue qui se déroulent successivement aux yeux du voyageur, à mesure qu'il avance dans le Minnesota. La ville de Saint-Paul, quoique toute nouvelle, est importante; elle est bâtie au haut d'une colline, sur la rive gauche du Mississipi. Un pont, partant de la plaine de la rive droite, traverse tout le fleuve, en s'élevant progressivement vers la ville jusqu'à la hauteur de 40 mètres au moins. On change encore de train à Saint-Paul pour Winnipeg. La voie traverse la ville industrielle de Minneapolis, et passe auprès d'une multitude de lacs. Parmi ceux-ci, il en est un très-curieux; c'est un petit lac sans nom, qui, d'un côté, donne naissance, à l'une des sources du Mississipi, tandis que de l'autre, il déverse ses eaux dans la rivière Rouge. On entre dans le Manitoba à Emerson; mais, depuis longtemps, le pays a changé d'aspect : aux contrées si belles, si verdoyantes des lacs, a succédé la

prairie du Far-West. La terre, sans arbres, couverte d'herbes desséchées, a d'abord l'air, dans ses ondulations, d'une mer en courroux que Dieu aurait immobilisée; puis le Far-West apparaît dans toute sa sauvage grandeur. La terre est noire, et quel noir! sans un caillou, avec sous-sol blanchâtre. Son épaisseur varie beaucoup, entre quelques centimètres et deux mètres. On ne voit que de l'herbe, et, dans le lointain, quelques lignes d'arbres indiquant le cours des rivières. Nous atteignons enfin cette fameuse rivière Rouge; que de souvenirs sont attachés à ce cours d'eau perdu dans le désert! Son nom lui vient des combats sanglants que les Indiens se livraient sur ses rives, et qui teintaient ses eaux du sang des combattants! De rares maisons, faites de troncs d'arbres, apparaissent de loin en loin, rompant la triste uniformité de la plaine. La terre est tantôt desséchée, tantôt marécageuse. Le chemin de fer, tout nouveau, s'arrête de temps en temps, et l'on vous jette le nom d'une station. Ces stations deviendront assurément des villes plus tard; mais, provisoirement, il n'y a rien qu'une baraque, et quelquefois un élévateur pour mettre en wagon le blé des colons. On s'arrête en plein champ, au bord d'une rivière pour prendre de l'eau, auprès d'un dépôt de bois pour renouveler son combustible. On aperçoit des Indiens au débarcadère; puis on repart, faisant envoler de tous côtés des poules d'eau, des poules de prairies, des canards, des aigles de plaine qui semblent, par leurs cris, protester contre la civilisation envahissante, et on arrive à Saint-Boniface, faubourg de Winnipeg, dans un seul wagon où sont entassés pêle mêle : paquets, émigrants et voyageurs des premières, secondes et troisièmes classes. Au moment de mon départ, six semaines après, tout était déjà mieux tenu, et un pont reliant le faubourg à la ville permettait aux locomotives de s'avancer plus loin dans le désert. C'est sur la

rive droite de la rivière Rouge que se trouve Saint-Boniface, résidence de Mgr Taché, archevêque de Winnipeg. Pour arriver à la ville, il faut passer la rivière sur un bac; de là, l'omnibus vous transporte à l'hôtel, mais par quels chemins, grand Dieu! Les trous, les cahots, les fondrières vous envoient les uns sur les autres; les paquets, projetés par la violence des chocs, tombent dans la boue, et sont réinstallés sur la voiture pour retomber encore. C'est bien la ville nouvelle d'Amérique, la ville frontière; il y a dix ans, on ne trouvait que 500 Canadiens et Indiens; aujourd'hui, il y a plus de 14.000 habitants, un hôtel à peu près confortable, un tribunal, un palais du gouvernement. Il y a trois ans, il fallait près d'un mois pour aller d'Emerson à Winnipeg, en charrette; aujourd'hui, on s'y rend en huit heures. Sur les bords de la rivière Rouge, les terres attendaient encore que l'homme vint profiter des trésors inépuisables enfouis dans leur sein; aujourd'hui, toutes les terres sont prises, et, si les villes ne sont pas encore construites auprès des stations, vous voyez déjà dans le lointain la fumée des machines à battre, et les marques innombrables de faucheuses ayant tracé leur chemin dans les herbes de la prairie. Le colon a mis à contribution les richesses du désert pour se procurer une nourriture facile pour ses bestiaux, pendant l'hiver.

D'ailleurs les villes surgissent en peu de temps; il suffit qu'un moulin s'élève aux abords d'un cours d'eau et une scierie pour débiter les bois voisins. Un médecin, un prêtre ou un ministre ne tardent pas à se joindre à la colonie naissante, et la ville est fondée quelques années plus tard.

La colonisation dans le Far-West peut être envisagée à trois points vue de différents :

1° Colonisation déjà ancienne en Manitoba, et principalement sur les bords de la rivière Rouge. Les terres

ont déjà acquis une certaine valeur, et sont toutes prises. Le terrain, d'une grande fertilité, supporte fort bien le régime épuisant qu'on lui fait subir. C'est toujours blé sur blé, et une récolte de carottes, de betteraves, de choux, de pommes de terre dont vous ne pouvez avoir aucune idée. J'ai vu des pommes de terre pesant trois livres et demi, des betteraves et des carottes d'une longueur et d'une grosseur tout à fait extraordinaires. Le colon est installé et logé; il vend son blé de 3 à 4 fr. le bushel ou minot (11 à 14 fr. : environ 12 fr. le quintal), Le bushel lui revient à 1 fr. environ (2 fr. 75 à 3 fr. 50 le quintal métrique), d'après le calcul que l'on m'a donné et que voici :

| | | |
|---|---|---|
| Labour | 3 fr. | » c. |
| Semence | 1 | 5 |
| Hersage | » | 66 |
| Récolte | 1 | 50 |
| Battage, à 75 c. le bushel, 30 fr. par acre | 22 | 50 |
| Total | 28 fr. | 71 c. |

Le tout est calculé par acre anglaise; il en faut 2 et 1/2 pour faire un hectare. La piastre vaut 5 fr. et le cent un sol ou 5 centimes. La récolte ordinaire est de 25 à 30 bushels par acre anglaise (23 à 27 hectolitres par hectare). Il a du foin tant qu'il en veut, et gaspille le bois qui est cher, au moins autant que dans le Canada. Il protège ses meules contre les feux de prairies, très-fréquents en cette saison, en labourant un large espace autour des meules, et en mettant le feu à l'herbe, dans les parties réservées. Les terres ont gagné à peu près 100 0/0 de leur valeur primitive, et celui qui voudrait en acheter devrait payer 30 et 40 piastres l'arpent (375 à 500 fr. l'hectare), s'il ne pouvait trouver l'occasion d'acheter des

lots de métis qui sont souvent à court d'argent et qui vendent alors leurs terres pour des prix dérisoires, pourvu que ce prix leur soit payé comptant.

2° La colonisation actuelle. Celle-ci est aussi très-lucrative, mais fort dure. Il faut des hommes jeunes, énergiques, habitués aux privations et aux ennuis de la solitude, pour la tenter avec succès. Le colon va s'installer sur les terres concédées, avec deux bœufs, une charrue et tout ce qu'il faut pour le nourrir, et lui permettre de bâtir sa maison avec les bois qu'il peut trouver. Il ne peut, et ne doit compter que sur lui-même. Il faut, pendant les cinq mois d'été, qu'il retourne son champ, bâtisse sa maison, fasse ses provisions de foin pour l'hiver; il couche pendant tout ce temps sous la tente. Je sais bien qu'ici les labours sont tout à fait superficiels (10 centimètres au plus) et très-larges, et qu'on ne sème les céréales qu'au printemps. Il n'en est pas moins souvent surpris par l'hiver avant d'avoir pu terminer ses travaux. En revanche, il a des chances de vendre son blé très-cher aux colons qui viennent s'installer près de lui (jusqu'à 4 et 5 piastres le bushel), et il attend un chemin de fer et des moyens de communication pour étendre sa culture, qui ne peut être que fort restreinte dans les premiers temps. Dans ce cas, son terrain peut décupler de valeur. En ce moment, la colonisation est active; beaucoup de gens de l'Ontario abandonnent leurs cultures, et vendent leurs terres pour venir s'installer ici.

3° Enfin, la colonisation au point de vue de l'avenir; c'est pour en avoir en idée générale que j'ai entrepris la grande expédition dont voici un compte rendu sommaire. Quelques mots seulement sur les personnes qui ont bien voulu m'accompagner dans le Nord-Ouest. D'abord, M. Royal, qui a remplacé Riel comme chef du parti canadien français; député au Parlement, homme

d'esprit et de talent, M. Royal a continué, avec sa parole et sa plume, la lutte que Riel avait commencée à coups de fusil. Ses chers Canadiens et les métis ont en lui un soutien solide, et les Anglais, un redoutable adversaire, quand ils veulent attenter aux droits si péniblement acquis des colons d'origine française; M. de Cazes, allié à la famille française de ce nom, ami de M. Royal, dont la présence d'esprit et l'énergie font un précieux compagnon; M. Testu, jeune homme fort énergique, et qui a déjà fait connaissance avec le couteau et le revolver de ceux que ses fonctions obligent à mécontenter; il a fait partie de la commission anglaise de la délimitation des frontières avec les Etats-Unis, et connait à fond la prairie. Notre expédition se composait, en outre, d'un guide nommé Armstrong, ancien clergyman, qui parait avoir un peu oublié avec ses chevaux le commandement de Dieu qui défend de jurer. Un conducteur anglais, Bob, aussi long que maigre, ne disant pas un mot de français, et ayant résolu le difficile problème de fumer et de chiquer en même temps. Enfin, un nommé Platte, l'homme à tout faire, raccomodant les voitures et les montres de ceux qui veulent bien les lui confier, parlant l'anglais et le français d'une façon également pittoresque, faisant en plus la cuisine, fort utile toujours.

Nous prenons le chemin de fer, le 4 octobre, pour Emerson. Ici, quatre voitures, huit chevaux, avec tentes, effets de campement, armes, etc., avaient été préparées par les soins de M. Testu, aux frais du Gouvernement, et nous partons, le 5, à travers les terres de Mennonites, pour aller coucher à 20 milles de là, dans une grange.

Les Mennonites forment une population à part. Ils ont une religion qui leur défend avant tout de répandre le sang. Partis d'Allemagne il y a plus d'un siècle pour se

soustraire au service militaire, ils étaient allés s'établir près d'Odessa. Le czar ayant voulu forcer leurs enfants à entrer dans l'armée russe, ils ont émigré en masse, il y a quatre ans, et sont venus demander au Canada une hospitalité qui leur a été généreusement accordée. On leur a donné 14 townships, avec exemption du service dans l'armée. Ils n'ont ni les droits, ni les devoirs des autres habitants du Dominion, et restent avec leur organisation propre. Ils ont aujourd'hui trente-cinq villages, dont les maisons se ressemblent toutes : pignon avec deux fenètres sur la route, et façade avec trois fenètres et une porte; le tout en bois, comme toutes les constructions du nord-ouest en général. Chaque village est commandé par un schultz, lequel est soumis lui-même à l'autorité d'un kaiser. La simplicité et l'humilité étant commandées par leur religion, schultz et kaiser sont logés et vètus comme les autres, travaillent comme les autres. En passant dans la prairie, j'ai peut-ètre rencontré, sans m'en douter, celui qui commande, sans contrôle, à plus de 20,000 hommes. Les Mennonites ont établi des ponts sur tous les cours d'eau de leur territoire. Pour indiquer les routes à suivre, ils ont planté des pieux. Nous avons appris plus tard, à nos dépens, combien leur exemple devrait être suivi dans la prairie. Les terres qui leur ont été concédées sont aussi belles et aussi riches que celles de la rivière Rouge. Ils récoltent environ 25 minots de blé (23 hectolitres à l'hectare), et 45 minots d'avoine (40 hectolitres à l'hectare) par acre. Là, comme dans les concessions les plus éloignées, vous retrouvez les instruments agricoles les plus perfectionnés, et, entre autres, la fameuse moissonneuse-lieuse qui parait ici d'un usage à peu près général.

Puisque j'ai parlé de townships, je dois peut-être vous dire ce que c'est qu'un township et la manière dont il

est formé. Le Gouvernement a acheté de la Compagnie de la baie d'Hudson toutes les contrées comprises maintenant dans le Dominion, moyennant deux sections par township dont la Compagnie reste propriétaire. Le township est un grand carré, divisé en 36 sections de 1 mille carré chaque (1); le mille a 1,609 mètres. Deux sont réservés aux écoles, deux à la Compagnie de la baie d'Hudson. Sur les trente-deux autres sections, seize, les numéros impairs, peuvent être vendus par l'Etat; les seize autres sont réservés aux colons. Toutes ces dernières sont elles-mêmes subdivisées en quatre carrés, comprenant deux homesteads et deux préemptions. Chaque colon, sur sa simple demande, reçoit du Gouvernement un homestead, moyennant 10 piastres (50 francs); il est obligé de s'y installer, de le cultiver dans les trois ans, et ne peut le vendre avant. Il a, en plus, le droit d'acheter le terrain de préemption qui le touche, de préférence à tout autre, moyennant un prix fixé d'avance (5, 4, 3 et 2 piastres par acre). Celui qui veut acheter du terrain ne peut donc avoir qu'une section sur deux. Je reviens à mon expédition.

Partis à neuf heures de chez les Mennonites, nous allons dîner à Rhinland, près d'un lac fort giboyeux, et coucher sous la tente à Mountain-City; la cité viendra probablement un jour donner raison à ce nom. Nous longeons tout le temps la rivière et les monts Pembina. La terre a changé d'aspect; elle est devenue un peu grise et sablonneuse.

Le 7, nous reprenons notre route pour Pembina-Crossing, mais nous avons à passer un mauvais marais, que les indiens appellent marais des Pleurs. La voiture, qui nous précède, s'enfonce tout à coup jus-

(1) Chaque section est de 640 acres (256 hectares). Le township est donc composé de 23,040 acres ou de 9,216 hectares.

qu'aux essieux; les chevaux, jusqu'au ventre. Nous n'avons que le temps de sauter de voiture et, revêtus de nos pantalons de caoutchouc, nous parvenons à dételer. On attache une grande chaîne au timon pour permettre aux chevaux de se trouver sur un terrain plus solide, et nous voilà tirant et poussant jusqu'à ce qu'enfin nous soyions sortis du bourbier. Nous rendons le même service à un malheureux bouvier qui était là depuis deux heures, et nous reprenons notre route par un temps assez beau, mais très-froid. La prairie est coupée plus loin par une immense coulée, fort profonde et large de deux kilomètres au moins, qui a dû, dans les temps anciens, livrer passage à un fleuve large comme le Mississipi. C'est dans cette grande vallée que coule maintenant la modeste petite rivière Pembina. Ses eaux limpides arrosent une fertile vallée, et préservent les bois voisins des feux terribles du nord-ouest. Il faut rester une journée là. Deux de nos chevaux sont hors de service, et nous avons deux de nos hommes qui ne sont bons à rien et qu'il faut remplacer. M. Testu se met en quatre pour trouver tout ce qu'il nous faut dans un village composé de trois habitations. Le lendemain tout est prêt, la nuit s'est écoulée à causer autour d'un bon feu. Avec nos compagnons le temps passe vite, et le lendemain, 8, nous nous remettons en route. Le brandy commence à manquer, et le sucre se fait rare; mais ce sont de bien petites misères que tout le monde supporte gaiement. Nous voilà tout à fait sortis des pays colonisés; nous sommes en plein Far-West. Aux grandes plaines ont succédé de larges ondulations de terrain qu'il faut monter et descendre sans cesse; dans les fonds se trouvent des cours d'eau et des marais difficiles à traverser.

Un seul Anglais est venu s'établir au bord d'une coulée, et a appelé sa maison Cristal-City. Je ne connais rien qui ressemble moins à du cristal que les eaux

fétides de ce marais. La dernière poste aux lettres est là. Tous les huit jours, le courrier vient. De là, les voyageurs qui passent emportent les lettres qui doivent aller plus loin. Nous faisons comme les autres, et, chargés des correspondances adressées aux rares habitants que nous devons rencontrer, nous allons coucher aux bords de la rivière Eau-Claire, chez un M. Maclaren, qui s'est établi cette année dans un endroit charmant, au fond d'une petite vallée boisée, en face d'un ancien cimetière indien. Le terrain est d'une richesse extrême; sur le peu de terre que M. Maclaren a pu cultiver, cette année, il a récolté 35 bushels de blé (24 quintaux par hectare), 75 bushels d'avoine (47 quintaux par hectare) et 5 à 600 bushels de pommes de terre par acre.

La journée du dimanche est mauvaise. Une pluie mêlée de neige, chassée par un vent violent, nous vient dans la figure et dans les yeux. Nous trouvons une petite rivière appelée Badger-Creek. Là, nous rencontrons un métis qui nous dit que les Sioux ont assassiné et scalpé cinq familles de métis, à vingt milles de l'endroit où nous nous rendons, mais c'est de l'autre côté de la frontière; et puis, nous ne sommes pas venus si loin pour reculer. Notre troupe se sépare en deux. Une partie va nous attendre à Turtle-Mountain. MM. de Cazes, Testu, Armstrong et moi, nous remontons dans le nord, vers la ligne que doit suivre un futur chemin de fer. A partir de Badger-Creek, plus de traces de colons. La prairie se montre à nous dans sa sauvage grandeur. Nous nous guidons avec la boussole vers un lac que l'on nous dit exister dans le nord-ouest. L'uniformité un peu désolée du pays n'est interrompue que par les traces de buffalos, les apparitions des loups de prairie, et les innombrables terriers de badgers et de renards. Assurément ces animaux n'ont pas appris à craindre l'homme, car nous

tirons, sur le même terrier, cinq renards (1) du Far-West, sans qu'ils songent à fuir. Leurs peaux seraient magnifiques et d'un grand prix, si l'odeur insupportable qu'elles exhalent ne les rendaient impossibles à transporter. Tout le sol est couvert de terriers. Les trous dans lesquels les chevaux enfoncent à chaque instant, ont au moins cela de bon qu'ils nous permettent de juger de la nature du sol et du sous-sol. La terre noire, avec sous-sol de glaise, domine toujours, mais on voit maintenant des cailloux. Le terrain est ondulé, et, sur le sommet des petites collines, il y a beaucoup de grès. Les fonds sont pleins d'eau, couverts de marais, et nos pantalons de caoutchouc redeviennent souvent fort utiles. Puis la prairie reprend son uniformité. Que de milliers d'hectares au sud, au nord et à l'ouest jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, sont là à attendre que la main de l'homme vienne rompre leurs tristes solitudes, et prendre les richesses enfouies dans leur sein. Il n'est plus même question pour nous de tentes, nous avons tout laissé pour aller plus vite, et, c'est enveloppés dans nos robes de bison, les pieds tournés vers le feu du bivouac, que nous passons nos nuits en attendant l'arrivée du jour. Après une journée encore plus fatigante que les autres, nous arrivons aux bords de ce lac dont le métis nous avait appris l'existence. Le coup d'œil est vraiment charmant. Entouré de petites collines et de bois, la tranquillité de ses eaux n'est interrompue que par les ébats de milliers de canards, hérons, rats musqués. Tout cela n'a pas l'air de se douter que l'ennemi soit si près, et pourtant on assure que, dans deux ans au plus, un chemin de fer viendra, là, transporter la foule des colons. Le temps s'est remis à la gelée, et c'est un peu transis que

(1) Ces renards sont appelés sorillos dans l'Amérique du Sud, ici ils portent le nom de skoncs.

nous reprenons la route de Turtle-Mountain, où nous attendent nos compagnons. Le chemin est difficile à trouver, surtout pour traverser une petite rivière qui est peut-être le commencement de la Pembina. Nous sommes encore à midi au bord du lac que mes amis veulent bien appeler le lac *la Londe*, en attendant mieux. Enfin, après nous être embourbés plusieurs fois, nous voilà dans la bonne voie et nous arrivons chez M. Larivière, le premier colon canadien qui se soit fixé aussi loin. Arrivé en 1874, M. Larivière s'est établi à Turtle-Mountain, seul avec sa femme, au milieu des tribus indiennes Sioux, Cris, Saulteux, qui se livraient des combats acharnés. C'est avec une touchante simplicité qu'il nous dit les jours mauvais qu'il a eu à passer. Il a d'abord cultivé un homestead et une préemption. Il a assisté bien souvent aux combats de ses féroces voisins. Leur apprenant, à force de patience, à respecter le dimanche, à se nommer un chef responsable, il cultivait des terres pour eux, à la condition qu'on respecterait ses récoltes et sa maison. A force de courage et de patience, il s'est tiré d'affaire, et maintenant que le gouvernement, par des traités successifs avec les Indiens, a rendu la sécurité à peu près complète, il possède 1,240 acres de terre. Il a fait établir cette année un moulin à blé, et une scierie pour ses bois. Il possède 40 vaches à lait, 90 bœufs, 42 chevaux. Sa culture lui rapporte 35 minots de blé, et 55 minots d'avoine par acre. Plusieurs voisins doivent venir s'installer près de lui, au pied de la montagne de la Tortue. Nous laissons, à regret, ce brave colon qui nous a offert la plus généreuse hospitalité, et nous nous remettons en route. On nous dit que nous trouverons à l'ouest un Anglais, M. Brondgeest, nouvellement installé. Nous arrivons en effet, à dix heures du soir, à la propriété de ce monsieur, mais après quelles mésaventures ! Nos voitures s'embourbent à chaque instant dans les marais ; on est obligé

de dételer et de tout porter à bras; puis on repart pour retomber bientôt dans une autre fondrière. Il n'est pas question de chemins, bien entendu; mais la gaieté et l'entrain de tous font passer en riant au milieu de tous ces accidents. Continuant bravement notre route vers la rivière Souris, nous allons dîner à midi au bureau des terres. La maison n'est pas achevée, mais on rencontre de nouveau quelques traces de colonisation en se rapprochant de la montagne de la Tortue. Nous nous étions à peine remis en route, qu'il nous était donné d'assister au plus magnifique spectacle qu'on puisse voir. C'était vers quatre heures du soir, nous venions de traverser les longues herbes d'un marais, de grandes lueurs, accompagnées d'une fumée épaisse, apparaissaient à l'horizon. C'était un feu de prairie qui arrivait sur nous, poussé par un vent violent, avec la rapidité de la foudre. Impossible de l'éviter, nous devions passer au travers, nous étions, fort heureusement, dans un endroit où l'herbe était rare et courte. En un instant le fléau passait sur nous, étendant ses grandes vagues de feu partout où les herbes, plus longues, lui fournissaient plus d'aliment, et nous nous retrouvions de l'autre côté à peu près sains et saufs, sur un terrain entièrement brûlé. Plus de traces d'herbes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la terre noircie et chaude encore. Je crois qu'il est impossible d'oublier un pareil spectacle quand on a eu la chance d'en être témoin, et le bonheur d'échapper au danger. La nuit, arrivés sur les bords de la rivière Souris, nous pouvions voir encore les grandes lueurs du fléau étendant ses ravages sur des centaines de milles carrés.

Le lendemain était consacré à visiter deux petits ruisseaux, nommés par les Indiens : Tête-de-Biche. Les castors y ont encore établi des digues, n'étant pas dérangés,

par l'homme; des troupes de bisons foulent en paix les herbes du nord-ouest, à quelques kilomètres de nous. Nous avions fait alors environ 300 milles dans le désert (1). Les provisions commençaient à manquer; on était réduit au lard salé pour nourriture, et à un thé sans sucre fait avec l'eau des marais pour boisson. Il fallait songer au retour. Nous reprenions donc le chemin de la montagne de la Tortue par un temps très-sec qui faisait briller, par places, de larges plaques de sel sur le terrain que nous foulions.

Après deux jours de marche, nous retrouvions l'hospitalité de M. Larivière; il était temps : les voitures étaient dans un état déplorable, les chevaux et les hommes fatigués, les vivres de plus en plus rares, et le temps, qui jusque là avait été beau, tournait à la tempête. La lune avait de grands cercles qui ne promettaient rien de bon; la nuit s'achevait au milieu d'une tempête de neige qui nous trouvait heureusement dans un grenier à peu près clos. Le lendemain, continuation de mauvais temps. Un camp d'Indiens Sioux est à 500 mètres de nous; on voit la grande tente du chef entourée des tentes plus petites de ses guerriers. La tribu devait nous régaler du spectacle d'une danse indienne qui aurait pu être fort curieuse, mais l'ouragan qui nous retenait captifs forçait les Indiens à rester sous leurs tentes; nous n'avons vu que deux Squaws dont le langage paraissait harmonieux et doux. Que dire de plus? Le retour s'est effectué avec les mêmes accidents que nous avions déjà rencontrés. La gelée était devenue assez intense pour permettre aux ruisseaux et aux marais de nous porter; hommes, voitures et chevaux. Les feux de prairie se multipliaient, mais nous ne devions plus les voir que de loin, et c'est à la lueur

(1) 482 kilomètres.

de huit d'entre eux que nous rentrions le 28 à Emerson. J'avais accompli, en un mois, un voyage que je n'aurais jamais pu effectuer livré à mes propres ressources; je ne regrettais ni les fatigues passées, ni les dangers courus, puisque je pouvais me faire une idée exacte de l'avenir et des ressources du pays.

Que faut-il pour réussir au Far-West? que le colon reste dans les limites de la colonisation, et n'aille pas s'installer tout à fait au désert. A ces conditions, la sécurité est à peu près parfaite, grâce aux traités passés par le gouvernement avec les sauvages. On ne trouve, dans ces limites, que des gens contents de leur sort et de leur gouvernement. L'aspect du Far-West est fort triste. Ces immenses perspectives, sans arbres, vous causent une impression peu favorable au premier abord; mais on change bientôt d'avis en voyant la merveilleuse fertilité du sol, et l'on se demande à quel prix descendront nos terres quand le Far-West sera peuplé.

Les trois reproches qu'on adresse à Manitoba me paraissent peu fondés. On lui reproche d'avoir des moustiques l'été, un hiver très-rigoureux, et des pluies qui rendent les chemins impraticables jusqu'au mois de juin. Evidemment Manitoba n'est pas fait pour ceux qui craignent de ternir le vernis de leurs souliers et de gâter la fraîcheur de leur teint, mais il n'y a rien là qui puisse empêcher l'émigrant de prospérer. Des obstacles plus sérieux attendent le colon : la sauterelle, qui a causé, par deux fois, en vingt ans, des dégâts très-appréciables; les feux de prairie, dus souvent à l'imprudence et, souvent aussi, au feu du ciel. Ces feux ne se déclarent qu'à l'automne quand les herbes sont desséchées, et on peut facilement s'en préserver en prenant quelques précautions; ils ne peuvent devenir un danger que pour le voyageur, et deviendront de moins en moins fréquents à mesure que la culture s'étendra. La difficulté des communications :

celle-là est fort grande, mais les chemins de fer se construisent tous les jours et changent, en un an, la face du pays. Je ne parlerai pas de Winnipeg, qui, il y a huit ans, avait 500 habitants, et qui, aujourd'hui, en possède 15,000; mais Emerson, station frontière, avait trois maisons il y a deux ans : aujourd'hui c'est un gros bourg. Les lots de terrain, achetés 6 piastres, se vendaient, il y a un an, 150 et 200 piastres, et valent aujourd'hui 1,500 et 2,000 dollars (environ 10,000 francs).

J'ai mieux aimé dire tous les défauts de la prairie, pour que ceux qui pourraient se décider à venir, sur mes indications, n'éprouvent pas de mécompte. La terre est assez belle et assez riche ici, pour qu'on lui passe quelques imperfections. C'est la terre par excellence de la culture du blé, de l'avoine et de tous les légumes, de même que la Pampa est la terre promise pour les troupeaux. Elle n'est un danger que pour nos pauvres terres de France ; mais ce danger-là est fort sérieux et immédiat, si l'on songe aux travaux de chemins de fer et de canalisation qui se font pour diminuer le fret de Manitoba à la mer, en passant par les lacs. On peut juger, par l'effet qu'a produit ici l'arrivée d'un chemin de fer, des progrès immenses que lui fera faire le Pacific-Canadien-Railway, le South-Western et toutes les autres voies ferrées en projet maintenant.

Tout le monde sait aujourd'hui la manière dont les chemins de fer se construisent en Amérique, dans le Far-West. Le Canada a suivi la même méthode qui permet de donner de fortes subventions sans bourse délier ; l'État donne, le long de la ligne projetée, un certain espace de terrain que la compagnie a le droit de vendre. Ainsi dans le Nord-Ouest, pour le Pacific-Railway, la terre donnée est de 20 milles de chaque côté de la voie, et divisée en zones. La zone A, d'une largeur de 5 milles de chaque côté de la route, est concédée au prix de 6 piastres.

l'acre; la zone B, d'une largeur de 15 milles de chaque côté de la route également, est vendue 4 piastres l'acre. Enfin, la zone C, la plus éloignée, est payée 2 piastres l'acre de 40 ares.

A mon retour à Winnipeg, je trouve toute la ville en rumeur, prise d'une de ces fièvres fécondes qui enfantent des prodiges en Amérique. Le pont qui relie Saint-Boniface à la ville est terminé, et le chemin de fer s'enfonce de plus en plus dans le nord, allant rejoindre le tracé du North-Pacific-Railway, qui doit relier la province de Québec à la Colombie, et couper l'Amérique d'une seconde ligne de chemin de fer. On a trouvé les fonds, et déjà la voie est commencée. En plus, les canaux, qui relient entre eux les grands lacs Supérieur, Huron, Erié, Ontario, vont bientôt être terminés; cela permettra à des navires de 1,000 tonneaux et plus d'aller directement du fort William en Europe, et le fort William sera relié par un autre chemin de fer à Winnipeg. D'un autre côté, plusieurs railways partant de la ligne mère doivent aller, du côté de Pembina et de la montagne de la Tortue, chercher les produits du Far-West, et la dernière statistique officielle porte à 30,000 le nombre des émigrants qui sont venus prendre des terres. Les belles rivières Assiniboine, la Saskatchewan, vont voir les terres qu'elles arrosent desservies par le chemin du North-Pacific, et on a découvert sur leurs bords des mines de charbon, qui vont être exploitées. Il y a dix ans, le pays n'était qu'un désert, que sera-t-il dans dix ans d'ici?

Les nouveaux Etats de l'Union, et les villes de Chicago, Saint-Paul, Denver, dans le Colorado, sont là pour répondre. Il y a quelques années aussi que ces comtés, que ces villes n'étaient rien; maintenant les villes ont des centaines de mille âmes, et les comtés déserts sont devenus des terres à blé magnifiques, où l'on trouve des fermes immenses, des troupeaux innombrables, des mi-

nes d'une richesse inouïe. J'ai passé les quelques jours qui me restaient à visiter Winnipeg et à m'informer du prix des terres. Ce qu'on peut faire là est *immense*, et je suis persuadé que celui qui achèterait, avec connaissance de cause, centuplerait en peu de temps son capital. C'est, d'ailleurs, ce que font les Anglais, et Dieu sait ce qu'ils gagnent ! J'ai quitté à regret la nouvelle capitale du Nord-Ouest où je laissais de bons amis, et je suis parti, avec le gouverneur de la province et Mgr Taché, dans un wagon spécial pour Chicago. Il est bien impossible de passer par Chicago sans voir ses merveilles.

Chicago, la ville née d'hier, brûlée entièrement il y a dix ans, et possédant maintenant cinq cent mille habitants ! Placée sur le lac Michigan, la ville était traversée par la rivière Chicago qui se jetait dans le lac et salissait ses eaux. Les Américains ont détourné son cours, l'ont fait remonter vers l'Illinois, qui se jette dans le Mississipi, coupant ainsi deux fois la ville. Aujourd'hui, c'est le lac Michigan qui déverse son trop-plein dans la rivière. On voit, sur les bords du lac et de la rivière, jusqu'à vingt-un élévateurs de blé, et on en construit tous les jours. Deux tunnels passent sous le nouveau lit du fleuve ; on ne compte pas moins de douze parcs magnifiques dans la ville. Est-il besoin de vous dire que l'on ne trouve pas une banque française et peu de négociants de notre pays ! Tous les millions gagnés chaque année reviennent à l'Amérique et à l'Angleterre. Ce qu'il y a de blé, avoine et maïs est prodigieux ; tout l'Iowa, le Kansas, le Minnesota, tout le Far-West envoient là leurs produits. Ils se dirigent de là sur New-York. Le Canada, et Montréal en particulier, espèrent monopoliser ce trafic. Je crois qu'ils y réussiront, car le parcours sera raccourci de six cents milles, quand les travaux de canalisation des lacs et du fleuve Saint-Laurent seront terminés. Je ne pouvais quitter Chicago sans aller voir la fameuse boucherie où l'on tue 30,000

cochons par jour. Les cochons pris un à un par une patte de derrière, sont attachés à une espèce de chemin de fer, et passent successivement devant un homme qui leur ouvre la gorge. Ils s'arrêtent un moment au-dessus d'une grande cuve, jusqu'à ce qu'ils aient fini de saigner. Puis ils sont détachés automatiquement et tombent dans de grands bassins d'eau bouillante. De grandes mains de fer les saisissent alors et les mènent dans une machine qui leur enlève le poil en un instant. De là un homme les reprend et les attache de nouveau, par les pieds de derrière, à des roulettes suspendues au plafond; ils se rendent seuls, grâce à la pente, aux différents endroits où on achève de les dépecer, de les vider, et finalement de les saler et mettre en barils pour être expédiés dans tous les pays du monde. Pour bien comprendre le mécanisme de cette immense boucherie, je crois qu'il faut avoir vu par soi-même.

M. Henrotin, consul de Belgique, m'a mené aussi voir manœuvrer les pompiers.

Dans une ville où le feu a exercé de si grands ravages, il n'est pas étonnant que l'on ait apporté tous ses soins à avoir, le plus vite possible, les moyens de combattre le fléau. A chaque coin de rue se trouvent des boutons électriques. A peine le feu s'est-il déclaré dans un endroit, que l'on presse l'un des boutons. Instantanément, et à chaque poste, les portes des écuries s'ouvrent; les chevaux accourent d'eux-mêmes au galop se placer dans les brancards, et, quand on assiste à ce spectacle, il est prudent d'être en lieu sûr. Des cloches d'alarme sonnent sans interruption, tandis que les cadrans indicateurs désignent le carré et la rue où il faut aller. Les pompiers descendent de leur chambre par une espèce de mât de cocagne qui va du grenier au rez-de-chaussée, et en quelques minutes tout est prêt.

Ceci se passe dans toutes les villes d'Amérique à peu

près ; mais il y a une nouvelle compagnie, à Chicago, qui est montée d'une manière plus particulière. Au signal d'alarme, quand c'est la nuit, les couvertures des hommes sont enlevées par l'électricité, les lits se penchent de manière à déposer les hommes sur une trappe qui les descend dans leurs charriots. Avec cette compagnie, et après expérience faite, tout est prêt en 32 secondes ! Ces renseignements, s'ils ne sont très-intéressants, ont au moins le mérite de la vérité, j'ai vu.

En retournant à Montréal, par Toronto et Détroit, je trouve MM. Thors et de Molinari, qui sont venus ici installer un Crédit foncier. Il faut cependant, malgré les rigueurs de l'hiver, que je voie un peu les mines des Laurentides et les immenses *pouvoirs* d'eau que la nature a prodigués de tous côtés. C'est avec bonheur que je me laisse guider. Je veux pouvoir redire en France tout ce qu'il y a sur cette riche terre. Des mines de fer, de charbon, d'argent, de cuivre, d'amianthe viennent se montrer à fleur de terre dans les solitudes des Laurentides. De tous côtés, des rivières descendent en cascades vers l'Ottawa et le Saint-Laurent, toutes prêtes à faire mouvoir de nombreuses usines.

Dans le seul village de Saint-Jérôme, M. l'abbé Lebel (1) a fait mesurer le *pouvoir d'eau* de la petite rivière qui traverse la ville. L'ingénieur a trouvé 120,000 chevaux de force. Le Canada s'est du reste préparé pour la lutte, avant de demander des capitaux à la France. Les travaux du Saint-Laurent sont presque finis, les canaux terminés; aussi, dans leur enthousiasme, les habitants de Montréal nous offrent un magnifique banquet où la santé de la France revient sans cesse.

(1) M. l'abbé Lebel est un de ceux qui contribuent le plus à la colonisation du Nord de la province; c'est à lui qu'on doit la partie du chemin de fer de Saint-Jérôme à Montréal, sur lequel vient se greffer le North-Pacific.

Nos gens reviennent, nos gens sont revenus ! s'écrie le directeur de la Banque du peuple. Cri touchant, car il part du cœur ; c'est répondre noblement à un siècle d'abandon que de recevoir ainsi des compatriotes, et de les convier à participer aux fortunes que l'on peut faire ici.

On a dit que les bras manquaient au Canada; ceci n'est juste que dans une certaine mesure. Avec les capitaux, les bras se trouveront bien facilement, car, tous les ans, des Canadiens émigrent pour les Etats-Unis. Il y en a aujourd'hui 600,000 dans l'Union. Que faut-il pour profiter de cette émigration? De l'argent qui permette aux jeunes gens de cultiver les terres de leur pays, au lieu de s'expatrier et d'aller demander à un pays étranger un bien-être qui fuit toujours.

M. de Molinari, résumant la question dans un toast fort applaudi, rendait justice aux qualités de droiture, de courage, d'honnêteté du peuple canadien. Il est temps, disait-il, que les capitaux français, et les Français eux-mêmes, reprennent le chemin du Canada. Ils y trouveront des placements avantageux, et je suis persuadé que nos capitaux seront plus en sûreté chez les Canadiens français que chez les Péruviens et chez les Turcs.

Malheureusement, l'hiver est arrivé avec toutes ses rigueurs, et, depuis quinze jours, on ne va plus qu'en traîneau. Je me vois forcé de dire adieu à tous ceux qui m'ont si bien reçu, et je pars le 29 novembre pour New-York, non sans avoir fait un nouveau détour pour aller visiter la merveille de l'Amérique, la chute du Niagara. La première impression que cause la vue de la cataracte, j'ai le regret de le dire, est celle du désenchantement. La scène est trop vaste, l'œil ne peut en saisir à première vue la grandeur; puis on a installé ici une véritable exploitation de l'homme par l'homme. De tous côtés on a établi des ponts, cela coûte 2 fr. 50 et 5 fr. pour passer.

On veut descendre pour voir la chute d'en bas; l'unique chemin est barré; si vous voulez passer, 2 fr. 50; pour remonter 2 fr. 50. A part tous ces petits désagréments, on finit par être réellement saisi par la beauté du spectacle. Le lac Erié déverse son trop plein dans l'Ontario par le Niagara. La rivière coule dans un pays presque plat, et arrive, tout à coup, à un gouffre de 46 mètres que rien ne fait prévoir. Le fleuve s'y précipite par deux cataractes, laissant entre elles une île nommée Goatisland, puis prend sa course, à angle droit de son cours supérieur, dans une coulée à bords à pic de près de 46 mètres également de profondeur, et de 200 mètres de largeur. La chute canadienne, la plus considérable des deux, a la forme d'un fer à cheval. Des nuages de vapeur s'élèvent constamment du fond de l'abime, formant des arcs-en-ciel perpétuels sous les rayons du soleil. Américains et Canadiens ont placé partout des ascenseurs qui permettent au voyageur de bien voir, et de bien payer. Je n'ai pu, à cause de la glace, aller sous la chute; il paraît qu'on y va l'été.

Les rapides du haut sont peut-être aussi beaux que la cataracte. Le fleuve bondit, écume, se précipite en torrents impétueux. Sur la rive canadienne on va visiter, non loin de la chute, une source d'où s'échappent des gaz sulfureux et inflammables. On met dans l'eau une espèce de tonneau, surmonté d'un long tube en fer, et l'on vous prie de mettre au-dessus une allumette enflammée (coût 2 fr. 50). Le gaz s'allume et produit une belle gerbe de feu ; un mouchoir mis immédiatement au-dessus du tube reste intact, et la flamme brille toujours. On peut même diriger avec son doigt le jet de gaz enflammé, exactement comme on dirige l'eau sortant d'une pompe d'arrosement. On vous offre un verre d'eau que vous buvez, et en approchant une lumière du verre vide il prend feu comme s'il était enduit d'alcool ou de pétrole. La chute américaine, moins forte et moins belle,

est machinée pour le plus grand intérêt des amateurs et des guides.

Pour aller à New-York, on traverse l'abîme large de 200 mètres sur un pont de fil de fer d'une hardiesse toute américaine. De mon wagon, je peux voir les derniers rapides du fleuve qui coule d'abord tranquillement après sa chute, pendant quelques centaines de mètres, et recommence sa lutte contre les rochers et les pentes rapides qui l'entraînent dans l'Ontario.

En résumé :

Le Canada possède une étendue de terrain grande comme plusieurs fois la France. Il est peuplé de 5 millions d'habitants environ, sur lesquels 2 millions sont d'origine française. Sauf peut-être la province d'Ontario, les rives seules des fleuves sont anciennement cultivées, et la population canadienne-française émigre tous les ans aux Etats-Unis, faute des capitaux nécessaires pour coloniser son pays. Il y en a environ 600,000 Canadiens-Français dans les Etats-Unis; il est facile de se faire une idée du parti que l'on pourrait tirer de ces jeunes gens, énergiques, honnêtes, qui sont obligés, faute d'argent, d'aller chercher au loin des moyens d'existence. Le pays est très-fertile, encore tout couvert de forêts. Le sol, assez léger, est surtout favorable à la culture des légumineuses et de la betterave à sucre.

Les Laurentides renferment des mines fort riches, d'une exploitation facile pour la plupart. La culture est appelée à un grand avenir. Les Canadiens-Français, après une lutte d'un siècle, débordés par l'élément anglais, se sont adressés à leur vieille patrie pour leur venir en aide. Cet appel est déjà entendu. Des fabriques de sucre de betteraves vont se monter le printemps prochain. La Banque de Paris vient de créer un crédit foncier. Dieu veuille, pour l'intérêt des Canadiens et des capitalistes français, que l'élan donné ne s'arrête pas là. L'industrie

est encore dans l'enfance, et les rivières innombrables, qui se précipitent des Laurentides dans les grands cours d'eau et dans les lacs, peuvent donner des *pouvoirs d'eau* d'une force incalculable. Le commerce, fort actif avec l'Angleterre, est nul avec la France; mais une ligne directe de transatlantiques, me dit-on, s'établit de France à Montréal.

Le Nord-Ouest, contrée d'avenir par excellence, ne fait que s'ouvrir à la civilisation. A peine les premiers chemins de fer ont-ils commencé à traverser le désert, que déjà des villes florissantes se bâtissent.

Voici du reste ce qu'écrivait S. Em. Mgr Taché (1) dont le nom et les œuvres sont si connus dans toute l'Amérique : « La largeur de ce pays, de l'est à l'ouest, est en chiffres ronds de 1,200 milles anglais, et sa longueur du sud au nord est de 1,500 milles, donnant l'immense superficie de 1,800,000 milles carrés. Si l'on compare cette immensité de terrain à l'exiguïté de celui qu'occupent quelques-unes des plus puissantes nations du monde, on est frappé du contraste et l'on se demande tout naturellement si ces vastes solitudes doivent toujours rester dans l'état où la Providence les a tenues jusqu'à ce jour. Isolé dans ces déserts sans bornes, on se prend souvent à écouter si le bruit et l'agitation du monde d'outre-mer, si l'agitation plus fébrile, si l'ambition plus hardie de la république voisine, si la création de la puissance du Canada ne produiront pas ici un écho puissant. Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage, ou la barge aux lourdes rames du commerçant de fourrures ? Les ressources agricoles de ce pays,

(1) Mgr Taché est l'arrière-neveu de celui qui a le premier découvert la rivière rouge, le sieur Varennes, de la Vérendrye; il continue dignement la tâche civilisatrice de ses aïeux.

ses richesses minérales, les trésors que renferment ses forêts et ses eaux sont-ils destinés à n'être jamais connus ni appréciés à leur juste valeur? »

Le soin jaloux avec lequel la compagnie de la baie d'Hudson cachait les richesses du pays, pour en profiter seule, avait été jusque-là le principal obstacle à la colonisation. Mais cet obstacle devait bientôt disparaitre, et, dès 1874, le Canada s'annexait sous le nom de Dominion tous les territoires du nord-ouest dont il commençait à apprécier les inépuisables ressources (1).

Maintenant, d'après les détails qui vont suivre, on pourra se rendre compte de la concurrence redoutable que le Far-West des Etats-Unis va avoir à subir.

Je ne me bornerai pas à parler de la province de Manitoba située entre les 49$^{me}$ et 50$^{me}$ parallèles de latitude nord, et entre les 96 et 99 degrés de longitude ouest. Elle jouit pourtant d'une situation exceptionnelle, puisqu'elle est située juste au centre de l'Amérique, sous la latitude de la Belgique, et qu'elle renferme 9 millions d'acres de terres labourables; mais ce n'est qu'un point perdu au milieu des plaines sans bornes du Nord Ouest. Je veux aussi faire connaitre les fertiles contrées qui l'avoisinent. Plusieurs rivières importantes arrosent la prairie et lui donnent un degré de fertilisation au moins égale, sinon supérieure, aux magnifiques terres de Manitoba; la rivière Rouge, qui prend sa source dans le Minnesota, se jette dans le lac Winnipeg, après un parcours de 600 milles du sud au nord. De nombreux bateaux à vapeur la sillonnent, depuis l'été dernier, sur un parcours de 400 milles : l'Assiniboine, longue aussi de 600 milles, qui coule de l'ouest à l'est, et se jette dans la rivière

(1) M. Blodgett, écrivain américain, partant peu sujet à caution, disait du bassin de Winnipeg qu'il produisait en proportion plus de blé que toute autre partie du continent américain, et peut-être du monde entier.

Rouge, à l'endroit appelé autrefois fort Garry, où s'élève maintenant la ville de Winnipeg; la Pombina et les rivières Souris qui se jettent également dans la rivière Rouge, après avoir fertilisé les plaines voisines du 49e parallèle. A l'est de Manitoba, entre le lac Supérieur et la rivière Rouge, il y a une certaine partie de terrain marécageux; mais aussitôt que l'on a passé le lac de la Pluie, la plaine reprend sa fertilité, et la rivière la Pluie arrose, sur une longueur de plus de 150 milles, une vallée splendide couverte d'arbres de toutes espèces, où l'on a découvert, l'été dernier, de riches mines d'or et d'argent. A l'ouest de Manitoba, se déroulent à perte de vue les prairies et les forêts arrosées par les rivières de la Pluie et Saskatchewan (1). Seule, la rivière de la Saskatchewan, qui prend sa source auprès des Montagnes-Rocheuses, coule sur un parcours de près de 1,500 milles, fertilisant, dit-on, plus de 20 millions d'hectares de terre.

Les lignes isothermes remontent sensiblement vers le nord à partir de Winnipeg, en se rapprochant des Montagnes-Rocheuses, et la région propre à la culture du blé se trouve bornée au nord par une ligne partant de la baie du Tonnerre (lac Supérieur) allant dans la direction du nord-ouest jusqu'à la rivière Mackensie, par 60° de latitude, et redescendant vers le sud-ouest jusqu'au Pacifique, par 55°.

Dans toute cette distance, comprise entre la ligne désignée ci-dessus et le 49e parallèle, le climat est sain. L'été la chaleur est intense, mais, toutes les nuits, une rosée bienfaisante vient rafraîchir l'atmosphère et fertiliser les champs; le froid est rigoureux l'hiver, mais la sécheresse, très-grande, permet de supporter,

(1) Et ce n'est pas seulement comme agents de fertilité que ces grands cours d'eau peuvent être admirés, ils servent aussi de moyens de transport facile sur une étendue de près de dix mille milles.

sans trop en souffrir, des froids de 30 et 40 degrés au-dessous de 0. Le blé pousse avec une vigueur admirable et pèse en moyenne 5 kilog. de plus par quintal métrique que les blés venus plus au sud. Voici, du reste, un tableau du poids moyen du blé dans quelques Etats du Far-West et dans Manitoba :

BLÉ DE PRINTEMPS.

| | | |
|---|---|---|
| Manitoba. . . . . | 28 k. 5 h. à 29 k. 8 h. | par minot. |
| Minnesota. . . . | 28 k. 5 h. à 29 k. 5 h. | — |
| Illinois. . . . . . | 23 k. 5 h. à 26 k. 3 h. | — |
| Ohio . . . . . . . | 24 k. 8 h. à 27 k. 2 h. | — |
| Pensylvanie. . . | 24 k. 8 h. à 27 k 2 h. | — |

Le rendement moyen du blé par hectare est de 62 minots (23 hectol. environ), de 65 livres anglaises, par hectare, soit 18 quintaux environ. Il peut s'élever beaucoup plus, et le sénateur de Manitoba, M. John Sutherland, affirmait au gouvernement d'Ottawa, avoir obtenu 140 minots par hectare (plus de 40 quintaux métriques) (1).

L'avoine blanche donne aussi de très-beaux bénéfices avec un rendement moyen de 125 minots par hectare (35 quintaux), mais qui peut s'élever, dans certaines terres, jusqu'à 225 minots (rapports de M. Alexandre Murray, de Saint-Charles; de M. Mac-Leod, de Higtblaff et de M. Donald Mac-Kay, de la même paroisse.)

L'orge vient à merveille; son rendement moyen est de 100 minots de 50 livres anglaises, soit 22 quintaux par hectare.

Les pois donnent couramment de 25 à 30 minots par acre, soit 75 minots par hectare.

(1) Le transport du blé du Manitoba à Montréal est de 6 fr.; de Montréal à Liverpool de 2 fr. par quintal métrique. Le quintal coûte à Winnipeg 12 à 13 fr.

Il existe aussi une variété de maïs qui mûrit bien dans dans le pays.

Mais ce qui vient surtout admirablement ce sont les plantes suivantes :

Lin et chanvre. — J'ai vu faire deux récoltes de lin la même année sur la même terre qui devait être semée en blé le printemps prochain.

Pommes de terre. — La récolte moyenne est de 1,000 à 1,200 minots par hectare (30,000 kil.), et s'élève quelquefois à 1,500 ; il n'est pas rare de trouver des pommes de terre pesant 1 kil. 1/2, et M. Omand de Saint-James a exposé un tubercule de 2 kil. 265 gr.

Navets. — Récoltes énormes, 12 à 1,500 minots par hectare (25,000 kil.); un seul, exposé à Winnipeg et envoyé de là à New-York, pesait 17 kil. 47 gr.

Les betteraves fourragères de 5 kilos sont communes, et les betteraves à sucre y sont très-belles.

Les choux sont admirables comme grosseur et qualité; ils arrivent aisément à peser 10 kilos (1).

Enfin, les immenses prairies qui s'étendent à l'infini dans le Nord-Ouest peuvent fournir pour rien les récoltes les plus abondantes d'un foin de la meilleure qualité (2). On peut récolter au moins de 8 à 10 tonnes par hectare, et engraisser pendant la belle saison, du 1er juillet au 15 septembre, des milliers d'animaux qui sont déjà

(1) Ces récoltes sont surtout extraordinaires, si l'on a égard au peu de soin des cultivateurs du pays. C'est à peine si on leur donne un binage et un sarclage.

(2) Le plus souvent ce foin est composé de pois sauvages, de vesces et d'herbe naturelle. Ces plantes atteignent jusqu'à 2 et 3 pieds de hauteur. Dans les endroits secs, l'herbe est courte, mélangée de vesces, de petites plantes rouges ressemblant à du trèfle, et de lin. Si l'extrémité de l'herbe est rouge, le sol est humide; marécageux, si vous voyez des joncs. Si l'herbe est haute avec une teinte blanche ou pâle, le terrain ne vaut rien C'est le foin qui peut, sans contredit, fournir au colon les meilleures indications pour l'acquisition de son terrain

vendus à un prix fort rémunérateur (60 centimes le kilo de poids vif) et qui deviendront de plus en plus chers à mesure que l'émigration s'étendra davantage.

Il y a un grand nombre d'animaux sauvages : c'est le pays des fourrures et du gibier. On peut remarquer surtout le bison, le bœuf musqué, l'ours, l'orignal, le caribou, le cerf, le chevreuil, la gazelle, le loup de prairie, la chèvre et le mouton sauvages, le chat-tigre, la martre, le vison, le castor, la loutre, l'hermine, le lièvre, le lapin, le rat musqué; et, comme oiseaux, des quantités énormes de poules de prairie, de perdrix, de tourte, de canards, d'oies, de cignes.

Le bois seul manque dans certaines contrées; mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, on a découvert près de la montagne de la Tortue, sur les bords de la rivière Souris et de la Saskatchewan, des gisements très-riches de houille; d'ailleurs, les chemins de fer en construction permettront bientôt d'utiliser les grandes et belles forêts qui se trouvent entre les vallées de la rivière la Pluie et de la rivière Winnipeg, d'un côté, et le territoire compris entre le lac des Bois et la rivière Rouge, de l'autre.

Pour compléter les renseignements qui peuvent être utiles aux colons, je terminerai cette nomenclature sommaire par les prix des salaires des ouvriers et de quelques denrées indispensables :

| | FR. C. | | FR. C. |
|---|---|---|---|
| Menuisiers | 7 50 | à | 10 » |
| Charrons | 10 » | à | 12 60 |
| Briquetiers | 12 50 | à | 17 50 |
| Forgerons | 11 75 | à | 12 50 |
| Meuniers | 12 50 | à | 15 » |
| Peintres | 7 50 | à | 12 50 |
| Plâtriers | 12 50 | à | 17 50 |
| Boulangers | 8 75 | à | 12 50 |

| | FR. C. | | FR. C. |
|---|---|---|---|
| Cordonniers.................... | 15 » | à | 17 50 |
| Tailleurs...................... | 10 » | à | 12 50 |
| Serruriers..................... | 8 75 | à | 12 50 |
| Ferblantiers................... | 7 50 | à | 10 » |
| Plombiers...................... | 5 » | à | 7 50 |
| Selliers....................... | 7 50 | à | 12 50 |
| Bouchers ...................... | 7 50 | à | 12 50 |
| Journaliers.................... | 8 75 | à | 10 » |
| Femmes ........................ | 5 » | | |
| Serviteurs (par mois) .......... | 70 » | à | 125 » |
| Servantes (par mois)........... | 25 » | à | 50 » |
| Garçons de ferme (par mois)..... | 125 » | à | 150 » |
| Machines à semer............... | 375 » | à | 450 » |
| Moissonneuses.................. | 600 » | à | 700 » |
| Faucheuses .................... | 400 » | à | 500 » |
| Machines combinées ............ | 875 » | à | 1.000 » |
| Machines à battre à vapeur ...... | 4.000 » | à | 6.000 » |
| Vanneuses ..................... | 150 » | à | 225 » |
| Râteaux à cheval............... | 200 » | à | 250 » |
| Charrues....................... | 125 » | à | 150 » |
| Herses, la paire............... | 100 » | à | 125 » |
| Pelles......................... | 5 » | | |
| Bêches......................... | 6 50 | | |
| Fourches à foin................ | 3 75 | | |
| Fourches à fumier ............. | 5 » | | |
| Haches......................... | 6 50 | | |
| Chevaux canadiens, la paire..... | 1.000 » | à | 2.500 » |
| Bœufs, la paire................ | 375 » | à | 750 » |
| Vaches......................... | 125 » | à | 200 » |
| Porcs.......................... | 50 » | à | 90 » |
| Moutons........................ | 25 » | à | 35 » |
| Voitures de ferme, à 4 roues (wagon)......................... | 400 » | à | 475 » |
| Charrettes de métis............ | 50 » | à | 60 » |

| | FR. | C. | | FR. | C. |
|---|---|---|---|---|---|
| Harnais........................ | 60 | » | à | 300 | » |
| Blé, le minot (66 l. anglaises).... | 3 | 50 | à | 5 | » |
| Maïs, le minot.................. | 3 | 75 | à | 5 | » |
| Pois, le minot.................. | 3 | 50 | à | 3 | 75 |
| Orge, le minot.................. | 2 | 50 | à | 2 | 75 |
| Avoine, le minot................ | 2 | 25 | à | 3 | 75 |
| Fèves, le minot................. | 12 | 50 | à | 15 | » |
| Pommes de terre, le minot...... | 2 | 75 | à | 3 | » |
| Foin, la tonne.................. | 33 | » | à | 38 | » |
| Clous, la livre anglaise.......... | » | 05 | | | |
| Briques, le mille................ | 40 | » | | | |
| Lard, la livre anglaise........... | » | 40 | à | » | 50 |
| Bœuf, la livre anglaise .......... | » | 50 | à | » | 75 |
| Mouton, la livre anglaise........ | » | 50 | à | » | 60 |
| Veau, la livre anglaise .......... | » | 50 | à | » | 75 |
| Poules, la livre anglaise......... | » | 50 | à | » | 60 |
| Beurre, la livre anglaise......... | 1 | 25 | à | 1 | 50 |
| Fromages....................... | » | 75 | à | 1 | » |
| Thé............................ | 2 | » | à | 3 | 50 |
| Café........................... | 1 | 50 | à | 2 | 25 |
| Sucre.......................... | » | 50 | à | » | 60 |
| Tabac ......................... | » | 50 | à | 1 | » |
| Poèles de cuisine............... | 100 | » | à | 200 | » |
| Poèles de salle.................. | 25 | » | à | 125 | » |
| Couchettes ..................... | 12 | 50 | à | 25 | » |
| Matelas........................ | 12 | 50 | à | 50 | » |
| Tables......................... | 15 | » | à | 20 | » |
| Chaises ........................ | 3 | 75 | à | 5 | » |
| Assiettes....................... | » | 50 | à | 1 | » |
| Lampes ........................ | 3 | » | à | 5 | » |
| Seaux.......................... | 1 | 25 | | | |
| ~~Couvertures, la paire...........~~ | ~~12~~ | ~~50~~ | ~~à~~ | ~~50~~ | ~~»~~ |
| Paletots........................ | 17 | 50 | à | 125 | » |
| Pantalons ...................... | 10 | » | à | 45 | » |

| | FR. C. | | FR. C. |
|---|---|---|---|
| Vestes | 6 » | à | 35 » |
| Chemises de laine | 3 75 | à | 20 » |
| Chemises de coton | 2 50 | à | 10 » |
| Bottes pour hommes | 10 » | à | 15 » |
| Souliers pour femmes | 7 50 | à | 12 » |

On voit que le colon peut facilement trouver à Manitoba tout ce dont il a besoin, et à des prix assez peu élevés (1). D'ailleurs, ces prix sont appelés à changer souvent. On conçoit quel bouleversement momentané peut exercer, dans un pays neuf, l'arrivée d'émigrations aussi formidables que celles qui se produisent tous les ans dans le Dominion.

Je terminerai ce rapide exposé des richesses du Canada, en citant les articles de la *Minerve*, du *Courrier*, de Montréal, et du *Courrier des Etats-Unis*, de New-York. Ils prouveront, mieux que je ne saurais le faire, quelle importance on attache à l'arrivée des capitaux français dans le pays, et quel magnifique avenir leur est réservé.

*Minerve*, 19 novembre :

TÉMOIGNAGE PEU SUSPECT.

Le banquet de jeudi inspire au *Witness* un article que nous croyons devoir traduire ici, tant il nous est favorable et sort de la ligne de conduite ordinaire de ce journal.

(1) Voici du reste ce qu'il faut habituellement au colon, y compris les provisions nécessaires pour la première année :

| | |
|---|---|
| Une paire de bœufs | 600 fr. |
| Un charriot | 400 |
| Une charrue, une herse | 125 |
| Traits, haches, pelles | 150 |
| Poêle, lits, etc. | 300 |
| Maison, étable | 750 |
| Provisions | 675 |
| | 3.000 fr. |

« Le banquet d'hier soir a été l'occasion de grandes réjouissances pour nos concitoyens d'origine française. La France a enfin retrouvé son enfant, abandonné à lui-même depuis si longtemps sur ce continent, et grandi maintenant, ayant les proportions d'un homme. Les discours des orateurs franco-canadiens et de leurs visiteurs ont exprimé ce sentiment. Les premiers se sont étendus sur l'importance de l'influence de la race française en Amérique, sur les grandes ressources de nos terres, tandis que ceux-ci, agréablement surpris des progrès faits par la progéniture de leur race et de ses perspectives encourageantes d'avenir, lui offrent le nerf de la guerre qui devra améliorer sa position particulière.

« Il y a beaucoup de vrai dans la remarque faite, au banquet d'hier, par le distingué écrivain français, M. de Molinari, que les Canadiens-Français n'ont pas reçu de la France cet aide, sous forme de capitaux et d'émigrants, que les Anglo-Canadiens ont reçu de la mère patrie, et qu'ils ont vu pour cette raison leurs mouvements gênés dans la lutte.

« Tout cela va changer. Nous avons brisé la formidable barrière, le Rubicon est franchi, s'écrie avec jubilation un de nos confrères français. Nous croyons qu'il y a lieu pour eux de se réjouir en effet.

« Il y a un vaste champ dans cette province pour le capital français ou autre, et si ce capital est employé judicieusement, non à construire de beaux édifices, mais à développer les ressources de notre sol, nos puissantes ressources minières, par exemple, il augmentera à la fois la richesse de notre population et celle des capitalistes eux-mêmes. Le Crédit Foncier commence ses opérations au moment opportun et avec une administration prudente, il deviendra sans doute une institution des plus prospères, car il ne saurait trouver de champ plus propre à ses opérations que celui qu'il a adopté. Nous pouvons conclure du langage des délégués français qu'ils le comprennent ainsi. Ils se sont enquis avec soin de ce qui concerne le fonctionnement futur de leur compagnie, et, après avoir visité les différentes parties du pays, ils s'en vont en exprimant leur vive satisfaction.

« La vieille France a appris aussi, hier soir, que les Français en Amérique ont été bien traités, qu'ils jouissent de la plus grande liberté. La Grande-Bretagne s'est montrée pour eux une bonne belle-mère, et, bien que la langue française et l'affection pour la vieille mère patrie se soient conservées, la loyauté à la couronne britannique restera, comme un trait caractéristique des Franco-Canadiens. Mais sur ce continent de l'Amérique septentrionale, il

n'y a pas de conflits sanglants entre les races et les peuples. Il n'y a qu'une rivalité pacifique dans le champ clos du commerce et de l'industrie, et dans cette rivalité la France peut avec profit pour elle-même aider matériellement les Canadiens-Français en leur prêtant de l'argent pour l'exécution de leurs légitimes entreprises. »

Ce morceau est toute une révélation. Le *Witness* s'y montre sous un aspect que nous ne lui connaissions pas, puisqu'il parle de nous sans nous injurier. Par cette raison même, son témoignage, en cette occurrence, vaut plus que tous les autres réunis. Si, seulement, ce pouvait être autre chose qu'un éclair passager dans l'atmosphère toute de fanatisme où se meut notre confrère.

Le *Witness* admet que notre infériorité matérielle vis-à-vis de nos concitoyens anglais est due à des circonstances qui n'ont pas dépendu de nous, mais au fait que nous étions abandonnés à nos seules ressources, tandis que nos voisins recevaient l'aide constant d'une métropole puissante. Jusqu'ici, pourtant, l'organe francophobe avait toujours soutenu que nous étions une race inférieure, maintenue dans l'ignorance par le clergé catholique. On voit qu'il a bien changé de ton. C'est le langage de l'un de nos visiteurs distingués, paraît-il, qui lui a ouvert les yeux, qui lui a fait voir les choses sous ce jour nouveau. C'est bien heureux.

Mais nous devons reconnaître l'esprit d'entière impartialité et même de générosité avec lequel nous sommes traités dans cet article par la feuille qui s'est constituée le champion, et le champion ardent de nos plus mortels ennemis. Ce témoignage, que nous n'aurions pas sollicité, est propre à éclairer davantage nos amis de France sur notre situation et nos conditions d'existence.

*Courrier*, de Montréal, 20 novembre :

LA FRANCE AU CANADA.

Les démonstrations d'amitié et de sympathie que fait la province de Québec à des visiteurs français ont un caractère national dont la signification ne devra pas échapper à nos concitoyens. L'histoire du régime français au Canada a été écrite d'hier, et trop glorieux sont les souvenirs de cette époque pour ne pas exciter un légitime sentiment d'orgueil dans les cœurs vraiment canadiens. On se rappelle les exploits de cette poignée de héros qui plantèrent les lis sur les plages de Gaspé et qui luttèrent pendant deux siècles pour développer au soleil de la civilisation l'esprit et les traditions de la France sur le continent américain.

Aussi le Canada français a saisi avec empressement, à diverses époques, l'occasion de nouer des relations avec l'ancienne mère patrie, de lui prouver son attachement, de partager sa gloire et son prestige. Pourtant, nous ne sommes pas en reste de reconnaissance à l'égard de la France. Les 60,000 Canadiens-Français de 1763 ont été abandonnés par un monarque ramolli et par une cour dominée par des courtisanes. Mais toujours nos compatriotes ont laissé une large part de responsabilité aux circonstances, et cette France qui deux fois avait abandonné sa colonie, ils lui ont prodigué des marques de sympathie en plusieurs occasions.

On se rappelle les ovations que l'on fit, en 1865, à M. de Belvèze, le commandant de la *Capricieuse*. Depuis près de cent ans, le drapeau français n'avait pas flotté sur le majestueux Saint-Laurent. Sa présence éveilla dans le cœur des Canadiens-Français des sentiments d'amitié pour la grande et généreuse nation dont M. de Belvèze était l'un des enfants distingués. Nos compatriotes savaient que le drapeau qui revenait les saluer, après un siècle d'absence, portait dans ses plis des lauriers immortels cueillis dans les luttes de la civilisation et du progrès.

La prise de Sébastopol et plus tard la visite de l'aviso français le *Delrées* et du commandant de Varennes fournirent de nouvelles occasions de resserrer les relations qui unissaient le Canada à la France. Le triomphe des Français en Crimée fut célébré, à Montréal, par une illumination générale qui prit les proportions d'une grande fête nationale.

Aujourd'hui, une nouvelle occasion se présente, et nous la saisissons. Dans les délégués français nous voyons des hommes qui désirent sincèrement associer nos destinées à celles de la France, et nous trouvons dans la sagesse de leur expérience et la droiture de leur esprit des garanties de succès.

MM. Thors, de Molinari et de la Londe ont amplement rendu justice au Canada français. Aux marques d'attention que nous leur avons données, ils ont répondu en puisant des renseignements sur notre pays au point de vue économique, agricole et financier, et ces messieurs sont enchantés de ce qu'ils ont vu et constaté. La confiance qu'ils ont acquise est de bon augure, car on sait que les capitalistes français sont prudents, ombrageux même, et que les règles de moralité commerciale, si strictement en vigueur en France, leur interdisent des relations avec des pays indignes de la confiance des hommes sérieux.

Saluons donc avec bonheur la présence des délégués français

parmi nous, et souhaitons que leur mission soit couronnée de succès. Ce succès, il dépend de nous de le rendre complet et éclatant. Avant peu le Crédit foncier sera organisé, et M. de la Londe, qui partira aujourd'hui pour l'Europe, nous reviendra, le printemps prochain, pour acheter des terrains dans le Nord-Ouest. M. de la Londe a une haute opinion de la fertilité et de l'avenir du *Far-West.*

*Courrier des Etats-Unis*, 2 décembre :

MANIFESTATION FRANCO-CANADIENNE.

La manifestation franco-canadienne qui a eu lieu le 18 novembre, à Montréal, a une telle importance que nous croyons devoir y revenir. Elle réunissait, comme on sait, dans une agape fraternelle, les divers éléments de la population franco-canadienne. On fêtait M. Thors, délégué du Crédit foncier franco-canadien; M. de Molinari, rédacteur du *Journal des Débats;* M. de la Londe et le baron de Hagendorp. Tous, depuis le banquier jusqu'à l'humble et courageux ouvrier, avaient voulu prendre part au banquet offert à ces messieurs par les citoyens de Montréal, et trois cents couverts étaient servis dans la grande salle des fêtes de l'hôtel Windsor.

M. Lefaivre, consul général de France, et M. Thors occupaient les deux places d'honneur, entre l'honorable M. Chauveau, ancien premier ministre, qui présidait cette touchante démonstration, à laquelle participaient tous les partis politiques de la province de Québec. C'est en effet un des résultats les plus saillants que cette réapparition de la France dans le Canada français d'avoir rapproché les opinions les plus opposées, d'avoir apaisé les antagonismes et d'avoir réuni toute la race française dans un élan d'amour pour l'ancienne patrie. On peut dire que, sous ce rapport, l'administration Chapleau a inauguré dans la vie publique du pays une ère toute nouvelle. Aux combinaisons artificielles des anciens partis exploitées et mises en jeu par des hommes d'affaires britanniques s'est substitué tout à coup le vrai, le seul sentiment vivace de la population canadienne que cent vingt ans de domination anglaise n'ont pu entamer; à savoir, le souvenir de l'origine nationale et l'attraction irrésistible vers la vieille France. C'est ce sentiment qui animait la réunion du 18 novembre, et qui lui donnait un cachet d'incontestable grandeur.



Je ne puis former qu'un vœu, c'est que les richesses

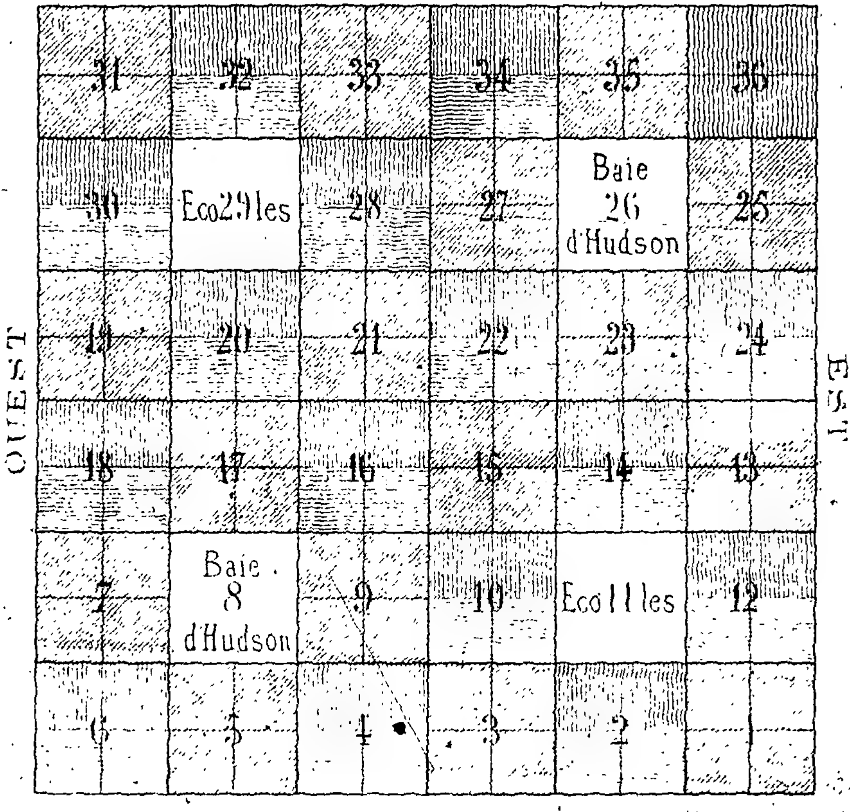
de la France d'Amérique soient appréciées à leur juste valeur, et je serais bien heureux si ce rapide exposé pouvait mériter l'attention de mes compatriotes et les exciter à ne pas laisser les capitaux anglais profiter seuls des trésors inexploités, renfermés dans les terres canadiennes, et surtout dans les riches solitudes du Nord-Ouest.

A. DE LA LONDE.

Château de Longuerue, par Buchy (Seine-Inférieure).

# TOWNSHIP

NORD




HOMESTEADS

PRÉEMPTIONS

TERRES A VENDRE



# NOTES.

L'acre canadienne est de 40 ares 46 c.

L'arpent canadien est de 33 ares.

Le bushel ou minot est également une mesure de capacité et de poids.

Considéré comme mesure de capacité, le bushel équivaut à 36 litres 347.

Il est plus généralement employé comme mesure de poids. Alors, il se compose de :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 66 livres anglaises | de 453 gram. | pour le blé.. | 29 kil. 898 gram. |
| 48 — | — | pour l'orge.. | 21 kil. 744 gram. |
| 34 — | — | pour l'avoine | 15 kil. 402 gram. |
| 56 — | — | pour le maïs | 25 kil. 368 gram. |
| 66 — | — | pour les pois | 29 kil. 898 gram. |

*Exportations, comparées entre l'Angleterre et la France, de quelques produits agricoles.*

| | Produits canadiens. | Produits étrangers. |
|---|---|---|
| **BLÉ.** | | |
| Grande-Bretagne..... | 4.951.545 bushels. | 2.918.595 bushels. |
| Prix............. | 4.803.500 piastres. | 3.210.507 piastres. |
| France.............. | 454 bushels. | 233.236 bushels. |
| Prix............. | 454 piastres. | 259.398 piastres. |
| **AVOINE.** | | |
| Grande-Bretagne..... | 1.909.983 bushels. | 2.051.291 bushels. |
| Prix............. | 647.798 piastres. | 687.092 piastres. |
| France.............. | Néant. | Néant. |

POIS.

| | Produits canadiens. | Produits étrangers. |
|---|---|---|
| Grande-Bretagne..... | 2.320.818 bushels. | 2.329.818 bushels. |
| Prix............. | 1.755.017 piastres. | 1.755.017 piastres. |
| France.............. | Néant. | Néant. |

FARINE DE BLÉ.

| | | |
|---|---|---|
| Grande-Bretagne..... | 445.074 bushels. | 448.501 bushels. |
| Prix............. | 1.953.599 piastres. | 1.973.223 piastres. |
| France.............. | Néant. | Néant. |

FOIN.

| | | |
|---|---|---|
| Grande-Bretagne..... | 2.839 bushels. | 2.862 bushels. |
| Prix............. | 35.261 piastres. | 35.537 piastres. |
| France.............. | Néant. | Néant. |

CHEVAUX ACHETÉS AU CANADA.

| | |
|---|---|
| Grande-Bretagne.............................. | 1.247 |
| Prix.................................. | 178.653 piastres. |
| France.................................. | 1 |
| Prix.................................. | 150 piastres. |

BÊTES A CORNES.

| | |
|---|---|
| Grande-Bretagne............................ | 20.587 |
| Prix.................................. | 1.571.211 piastres. |
| France.................................. | Néant. |

COCHONS.

| | |
|---|---|
| Grande-Bretagne............................ | 3.399 |
| Prix.................................. | 41.402 piastres. |
| France.................................. | Néant. |

MOUTONS.

| | |
|---|---|
| Grande-Bretagne............................ | 54.425 |
| Prix.................................. | 333.531 piastres. |
| France.................................. | Néant. |

Sans compter le commerce de bois, qui est fort considérable avec l'Angleterre, les Etats-Unis et nul avec la France.

Rouen. — Imp. Ch.-F. Lapierre.

